205 17 SEPTEMBRE 1949 150 FRANCS

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

PRÉSENCE FRANÇAISE EN ALLEMAGNE

Illinois U Library

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT A FRANCE-ILLUSTRATION

MONDE ILLUSTRÉ
13, rue Saint-Georges

Téléphones { Administration : TRUdaine 82-54 / Rédaction : TRUdaine 78-47 | Chèques postaux : PARIS 4670-19 | Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

L'ABONNEMENT N° 1 DONNE DROIT AUX 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS.

L'ABONNEMENT N° 2 EST FORMÉ DES 49 NUMÉROS D'ACTUALITÉS ET DES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

L'ABONNEMENT N° 3 SE COMPOSE DES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES TROIS NUMÉROS SPÉCIAUX.

L'ABONNEMENT N° 4 COMPREND LES 52 NUMÉROS ANNUELS, DONT LES 3 NUMÉROS SPÉCIAUX, ET LES 24 NUMÉROS DE « FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE ».

★

LE SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE ET THÉATRAL RÉSERVÉ AUX SEULS ABONNÉS PARAIT AVEC LE 2e ET LE 4e NUMÉRO DE CHAQUE MOIS.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
	6 mois...	1.950		2.450	2.550	3.050
	Un an...	3.900		4.900	5.100	6.100

ÉTRANGER

		ABONNEMENT N° 1		ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
U. S. A.	6 mois...	9,30	dollars	11,85	12,05	14,60
	Un an...	18,60		23,70	24,10	29,20
SUISSE.	6 mois...	37,55	francs	47,90	48,65	59,02
	Un an...	75,10	suisses	95,80	97,30	118,04
PORTUGAL.	6 mois...	231,75		295,80	300,50	364,45
	Un an...	463,50	escudos	591,60	601	728,90

AUTRES PAYS : Abonnements payables soit en dollars, escudos, francs suisses, soit en monnaie du pays, soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
6 mois...	2.450	3.125	3.175	3.850
Un an...	4.900	6.250	6.350	7.700

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbre-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.
TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : **50 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

ATTENTION! LE 1er OCTOBRE PROCHAIN NOTRE NUMÉRO DU SALON DE L'AUTO

SALON DE L'AUTOMOBILE

PRIX ★ 300 FR.

EXTRAIT DU SOMMAIRE

Toujours si attendu, ce numéro offrira un vaste panorama de l'industrie automobile et de tout ce qui s'y rattache en France et à l'étranger. La carrosserie, les bagages, les accessoires seront présentés de manière originale. Le camping, le tourisme en autocars grâce aux grands services internationaux, le problème actuel de la circulation agrémenteront ce numéro, qui, par le texte et par l'image, sera le reflet fidèle et vivant de la grande manifestation annuelle de la construction automobile.

LE SALON DE L'AUTOMOBILE — LES ÉPINES DE LA ROSE OU L'OPINION D'UN GRAND CONSTRUCTEUR — LA VISIBILITÉ TOTALE, FACTEUR DE SÉCURITÉ ET DE CONFORT L'INDUSTRIE FRANÇAISE DE L'AUTOMOBILE — BELLES CARROSSERIES FRANÇAISES LE PROBLÈME DES BAGAGES — REMORQUES ET CAMPING — VOYAGE EN AUTOCAR LES AUTOCARS — VÉHICULES UTILITAIRES — LES VOITURES ÉTRANGÈRES AU SALON LES VÉLOMOTEURS — ANTICIPATIONS — 30 CONTRAVENTIONS A L'HEURE

Texte de A. Granet — G. Voisin — Jean Labourdette — Maurice Philippe — Claude Thomas René Branellec — Jean Bonnet — Pierre Vignes

De belles photographies et des illustrations en couleurs et en noir de A. Brenet et J. Pavil

Retenez dès maintenant votre numéro chez votre fournisseur habituel

★ CE NUMÉRO SPÉCIAL SERA SERVI AUX SEULS ABONNÉS DES CATÉGORIES Nos 3 ET 4

LA SEMAINE CAMIQUE, par CAMI.

MENSONGES DU RETOUR

— Vous avez dû griller pendant vos vacances ?...

— Pas du tout !... Nous étions dans un petit coin charmant !... Il pleuvait tous les jours !...

MERLE MOQUEUR

Le corbeau. — Depuis qu'il a été blessé ce pauvre pinson ne chante plus qu'en chevrotant.

Le merle. — Dame !... Il a reçu une chevrotine !...

SUPPOSITION

— Une supposition qu'tu serais l' « aga » et moi la « bégum ». Les gangsters auraient pas « fauché » mes bijoux !...

— Pourquoi ?

— Ben... y a longtemps qu'tu les aurais fichus au « clou » pour boire sale poivrot !...

LES GRANDES CHASSES

Marius. — Je vois bouger le buisson, je tire... et je touche un nègre qui cueillait des mûres, en plein postérieur! Et le plus vexant, messieurs, c'est que je chassais le « cul-blanc » !

JALOUSIE

— Ciel !... Tu as tiré sur l'éprouvette ! Et moi qui voulais te faire une surprise !...

— Vous cachiez mon rival dans la table de nuit !... Je l'ai brisé comme verre !...

SOMMAIRE

BILAN DE QUATRE ANNÉES D'OCCUPATION — Général Kœnig

LE GÉNÉRAL DE MONSABERT PARLE...

L'ÉTERNEL DIALOGUE :

1945 : « NOUS VOULIONS TOUT CASSER... » — Claude-Albert Moreau

1949 : « APRÈS LA PLUIE LE BEAU TEMPS ? » — Günther Weisenborn

LE PAYS ET LES HOMMES — Jean Monnier

QUAND UN VENT DE LIBERTÉ SOUFFLAIT DE FRANCE... — Jean Sigmann

BRISER LES CHAINES DE LA JEUNESSE ALLEMANDE — R. Schmittlein

SANS ARMES NI ARMURES : AU SERVICE DE LA PENSÉE — Alfred Silbert

« ...QUE CE QUI EST JUSTE SOIT FORT » — Maurice Sabattier

AU RYTHME DE LA VIE — R. de Boysson

CONFLUENCES FRANÇAISES A BERLIN — Général Ganeval

DEMAIN... par Albert Mousset

BILAN

DE QUATRE ANNÉES D'OCCUPATION

PAR LE GÉNÉRAL KŒNIG

La première phase de l'occupation alliée en Allemagne prend actuellement fin. Ouverte à l'instant même où l'effondrement militaire du Reich hitlérien marqua la cessation des hostilités, elle s'est poursuivie quatre années durant. Ses lois et règles avaient été définies au cours de rencontres interalliées auxquelles la France ne participait pas, tant à Yalta qu'à Potsdam. Ce fait est à l'origine de bien des malentendus et de plus d'une erreur. Toutefois, grâce à la permanence de l'action française sur les champs de bataille mondiaux depuis 1939 et à l'ampleur de plus en plus grande de cette action sous l'impulsion du général de Gaulle et du gouvernement provisoire qu'il forma à Alger en 1943, une place fut faite à notre pays dans le système d'occupation prévu initialement en Allemagne par les gouvernements des Etats-Unis, du Royaume-Uni et des Républiques soviétiques.

Quatre années se sont écoulées depuis la première séance où se rencontrèrent à Berlin les membres du Conseil de contrôle interallié, composé des commandants en chef, à l'époque le général Eisenhower, le field-marshall Montgomery of Alamein, le maréchal de l'U. R. S. S. Joukov et le signataire de ces lignes. Au cours de deux conférences importantes à Moscou et à Londres les gouvernements alliés intéressés s'attachèrent à trouver au problème allemand, tel qu'il se posait et tel qu'il était posé, une solution qui pût les satisfaire de concert. Un résultat pratique ne fut jamais atteint. De guerre lasse, les trois alliés dits « Occidentaux » décidèrent alors de rechercher en commun un arrangement.

Tel fut le but des réunions à trois tenues à Londres au printemps de 1948. En mars de la même année, le représentant soviétique au Conseil de contrôle de Berlin, le maréchal de l'U. R. S. S. Sokolovski, prétextant que les pourparlers de Londres constituaient une infraction au régime quadriparti instauré en Allemagne en vertu d'accords interalliés, brusquait les choses et quittait la salle des séances où il siégeait avec ses trois collègues pour n'y plus revenir. Ce coup de théâtre fut l'origine d'une longue crise dont les péripéties sont connues et qui fut marquée par quelques périodes de tension sérieuse. Le point critique nous paraît avoir été l'automne 1948, lorsque après l'échec des pourparlers repris à Moscou puis à Berlin en août et septembre les autorités d'occupation soviétiques maintinrent et renforcèrent le blocus des secteurs occidentaux de Berlin instauré par eux dès avril de la même année. A la veille d'un hiver toujours redoutable dans ces contrées l'effort prodigieux des aviations occidentales, singulièrement des aviations américaine et britannique, est encore présent à toutes les mémoires. Cet épisode de la guerre froide que constitue la bataille pour Berlin se termina par un succès incontestable. L'importance de ce résultat fut primordial, car il permit de disposer de temps en vue de négociations ultérieures qui s'ouvrirent effectivement à Paris au début de l'été 1949.

Cependant les Alliés occidentaux poursuivaient leur programme d'organisation commune de leurs trois zones. En avril 1949 les ministres des Affaires étrangères des Etats-Unis, de Grande-Bretagne et de France mettaient la dernière main aux travaux des gouverneurs militaires poursuivis laborieusement à Francfort depuis près d'un an. Ils décidaient, entre autres, de remplacer les gouverneurs militaires commandants en chef par des hauts commissaires civils assistés de commandants des troupes d'occupation, dès que serait constitué le gouvernement allemand de l'Allemagne occidentale issu d'une représentation parlementaire élue selon les normes en usage dans les pays démocratiques. Cette modification profonde s'opère en ce moment même et marque bien, à notre avis, la fin de la première phase de l'occupation actuelle de l'Allemagne.

Il a paru intéressant que fût retracée l'histoire de ces quatre années et plus spécialement celle de l'activité du gouvernement militaire français tant dans les Conseils alliés que dans notre zone d'occupation. Tel est l'objet de ce numéro spécial de la belle revue *France-Illustration*. Le grand public pourra retrouver ici, en une synthèse facile et conforme aux meilleures traditions de la revue qui l'édite, les renseignements parus jusqu'ici de façon trop souvent fragmentaire, ainsi que l'évolution des problèmes multiples qui furent posés dès l'origine aux fonctionnaires du gouvernement militaire français.

Nous ne doutons pas qu'un accueil empressé ne soit fait à cette publication dont la nécessité s'imposait.

La présentation de cet ouvrage d'étude — car la documentation de ce numéro en fait un véritable ouvrage d'étude — a été confiée à l'officier général qui, plus heureux que ses collègues alliés, a eu l'honneur de tenir sans désemparer pendant quatre ans le gouvernail que lui confia le gouvernement français en juillet 1945. Cette entreprise peut paraître présomptueuse et dangereuse : un chef est toujours mal placé pour juger de ce qui fut fait sous lui. Son impartialité peut être mise en doute, à tout le moins sa lucidité. Au demeurant la malignité populaire a consacré par un dicton que « chacun prêche pour son saint ». Nous n'aurions pas la prétention d'échapper à cette règle du bon sens s'il s'agissait de présenter ici un plaidoyer. Les auteurs très avertis des différents chapitres de cet ouvrage ont évité cet écueil. Ils se sont, nous le savons, contentés de retracer aussi véridiquement qu'il était en leur pouvoir, donc en toute objectivité, les activités de nos différents services politique, judiciaire, administratif, économique ou financier. Le travail qui en est résulté a le mérite de la simplicité et de la sincérité.

OCCUPER N'EST PAS TOUT

Tout n'est pas d'occuper. Pour qu'une occupation porte ses fruits il faut avant tout déterminer et faire connaître les buts poursuivis par cette occupation tant pour le compte du pays occupant qu'à l'égard des occupés.

A l'issue d'une guerre qui laissait la France exsangue, en proie à des troubles moraux d'une gravité exceptionnelle, notre pays était en droit d'exiger de l'occupation du pays vaincu des garanties traditionnelles qu'il a toujours recherchées à l'égard de l'Allemagne quant à sa sécurité propre. L'occupation militaire de la totalité de l'Allemagne et le déséquilibre définitif des forces militaires mondiales au détriment de l'ennemi vaincu paraissaient et paraissent encore, si ces facteurs restent inchangés, de nature à nous apporter des apaisements. Il fallait en outre punir les coupables des crimes de guerre. Ceux qui furent retrouvés, et ils sont nombreux, furent châtiés avec sévérité.

Mais l'occupation française s'est assigné cette fois-ci des buts plus élevés. La proximité des deux dernières guerres au cours desquelles la France et l'Allemagne se sont affrontées d'une manière totale, l'accroissement des pertes en vies humaines et l'ampleur des destructions de toute nature dans les domaines les plus divers et les plus essentiels amènent les esprits clairs à conclure qu'il est impossible à nos deux pays de s'entre-déchirer périodiquement, tous les vingt ans, sous peine de disparaître l'un et l'autre. Cette vérité première est inscrite dans l'esprit de l'immense majorité des Français. En était-il de même des Allemands au lendemain de l'effroyable défaite où sombra, dans le fracas des bombardements massifs de l'aviation, la puissance hitlérienne ? Dans son désarroi l'âme allemande paraissait incapable de répondre elle-même à cette interrogation. Libérer la population allemande, et avant tout sa jeunesse, de ses miasmes, rendre à l'Allemagne plongée dans le chaos une organisation convenable nécessaire à ce pays amoureux de l'ordre, s'inspirer pour édifier cette nouvelle organisation des principes en usage dans les pays démocratiques européens de l'Occident et de l'Amérique, tenter d'orienter vers nos idéaux la jeunesse qui assurera demain la relève dans ce pays où elle foisonne, poser avec une inlassable ténacité les bases d'un rapprochement franco-allemand indispensable pour construire l'Europe, telles furent, en définitive, les grandes visées des chefs du gouvernement militaire français. Ces visées pouvaient paraître ambitieuses ; il importait néanmoins de les transposer très vite dans le domaine de la réalité, sous peine de condamner l'occupation actuelle à n'être, comme par le passé, qu'une contrainte chaque jour de plus en plus insupportable à l'occupé et de lui ôter irrémédiablement tout caractère éducatif à l'égard d'un peuple dont chacun s'accorde à dire qu'il ne doit plus jamais être laissé seul avec lui-même.

Une tâche aussi vaste contraignit donc nos fonctionnaires à prendre puis à multiplier les contacts avec toutes les couches de la population allemande ; depuis les personnels gouvernementaux et politiques ou administratifs jusqu'aux populations ouvrières et paysannes, en passant par les chefs spirituels et les éducateurs. Après les manifestations franco-allemandes qui marquèrent récemment en zone française d'occupation et à Berlin le départ de l'*Oberbefehlshaber*, qui détenait le pouvoir depuis quatre années, je puis témoigner que cette tâche fut accomplie avec intelligence et un rare succès par nos fonctionnaires. Rien ne fut épargné, de notre côté, pour sauvegarder durant la période délicate qui s'achève les chances d'un rapprochement définitif franco-allemand.

L'ÉVEIL DES CONSCIENCES

De ce colloque entre occupants et occupés que dire à l'actif des Allemands ? Il serait faux de prétendre que tous ont été enclins à accepter nos leçons avec empressement ou gratitude. L'Allemagne était un grand peuple et le redeviendra. Son passé ne l'incite guère à faire oraison publiquement de manière exagérée ; encore moins sa mentalité propre. Toutefois, depuis 1945,

comme après 1918, les démocrates allemands et tous ceux qui sentent la nécessité de se retremper dans la vieille et raisonnable civilisation occidentale se sont regroupés. Leurs rangs sont clairsemés parce que le régime hitlérien les a décimés pendant douze années. Les survivants se sont rassemblés sans abandonner leurs disciplines propres. Mais ils sont là, et l'effort intelligent, constructif qu'ils ont fourni depuis quatre années a déjà produit des fruits. On pouvait craindre que ces hommes et ces femmes ne fussent balayés par la consultation électorale du 14 août dernier sous l'inculpation de « collaboration » avec l'occupant. Il n'en a rien été. Des prophètes chagrins avaient pronostiqué qu'une masse d'électeurs insatisfaits ou impénitents s'abstiendraient de voter pour enlever au régime parlementaire de Bonn et au gouvernement qu'il va enfanter toute assise solide. Il n'en a rien été. L'opinion allemande de l'Occident a donc plébiscité dans son ensemble — et ceci d'une manière éclatante en zone française d'occupation — les personnalités ou les partis qui ont accepté jusqu'à présent de travailler avec nous dans le sens que nous venons d'indiquer.

Des exemples nombreux pourraient être avancés des déclarations publiques de ces Allemands courageux qui ne fuient pas le bon combat. Nous ne pouvons résister au désir de citer l'une d'entre elles, très récente, que nous apportent les *Frankfurter Hefte* de mai 1949 sous la plume d'un résistant allemand authentique, Eugen Kogon, dans une analyse pourtant très sévère du déclin politique de la résistance européenne :

« Si beaucoup de consciences se sont émoussées, il en est qui se sont éveillées. Les rudes combats de la résistance ont constitué un humus où les racines de notre humanisme ont retrouvé leur sève. Personne ne peut dire que les nouvelles pousses, malgré les ruines et les cimetières, n'aient porté leurs fruits. Déjà la littérature des peuples témoigne ici ou là de l'ampleur du phénomène : les hommes qui ont vaincu les oppresseurs diaboliques ont appris à se vaincre eux-mêmes et leur tempérament s'est ennobli. La perspicacité de maint résistant s'est accrue. Ils se sont attachés aux nécessités de la misère et ils préparent avec patience et ténacité (les années d'attente leur ont enseigné ces vertus) la nouvelle Europe qui, de défaite en défaite, s'élève. Leur influence sur la politique est partout manifeste pour l'œil exercé, *en particulier dans les rapports franco-allemands*... Ce sont surtout des hommes et des femmes de l'ancienne résistance qui ont préparé les premiers rapprochements, en dépit de leurs répugnances ; et depuis ils n'ont pas cessé de travailler à écarter les obstacles... »

De tels accents sont sincères. Les hommes qui les lancent sont connus. La remarque d'un Kogon n'est pas celle d'un isolé.

La masse allemande, elle, est évidemment moins profondément convaincue de l'importance du travail qu'il nous faut effectuer en commun. Mais l'ampleur d'un désastre toujours présent à ses yeux et les perturbations démographiques inimaginables qu'il a entraînées lui ont fait sentir confusément dès la capitulation, et vraisemblablement pour la première fois depuis l'époque napoléonienne, la nécessité de rechercher les causes exactes pour lesquelles par deux fois en moins de trente ans elle a été plongée dans la défaite. Elle ne répugne pas à rechercher et à suivre des voies nouvelles.

Enfin au cours de ces quatre années chefs de file et populations ont été impérieusement amenés à de salutaires réflexions par l'évolution générale politique dans le monde. Alors qu'après 1918 l'Allemagne avait pu souffler et digérer sa relative défaite, elle a dû, dès la fin de 1945, reprendre une nouvelle lutte que les événements extérieurs lui ont imposée et qui lui commandent de toute évidence une attitude raisonnable à laquelle, nous le confessons sans difficulté, sa nature ne l'incline guère.

Quoi qu'il en soit, cette étude expérimentale d'un des éléments du problème nous incite à croire que la conscience publique allemande s'est améliorée au cours des quatre dernières années d'occupation. Il nous reste à envisager les conditions qu'il faut réunir pour maintenir ce climat favorable, en fortifier et en développer les effets.

L'INDISPENSABLE UNION

La première des conditions à réunir est — si paradoxal que cela puisse paraître — le maintien, pour une très longue durée, de l'occupation alliée *dans la totalité de l'Allemagne*. Seule une occupation de cette nature permettra aux forces démocratiques allemandes encore faibles de se maintenir et de prospérer en quantité et en qualité.

Si l'occupation disparaissait demain nous verrions se multiplier sans aucun doute les signes avant-coureurs de la renaissance du nationalisme le plus violent. Un immense découragement et aussi la peur s'empareraient des démocrates allemands. Leur disparition ne serait qu'une question de temps. De même, si l'occupation ne s'appliquait pas au pays allemand dans son entier le pangermanisme sous toutes ses formes construirait à nouveau, sur la partie du territoire libéré de toute contrainte alliée, une citadelle où rassembler ses troupes et les y ramener à l'abri lorsqu'elles auraient exécuté leurs mauvais coups. On revivrait la triste époque des assassinats politiques dont le nombre entre 1922 et 1933 fut beaucoup plus important qu'on ne le croit communément chez nous. Dans mes allocutions aux autorités ou notabilités allemandes au moment de mon départ j'ai toujours mis l'accent sur ce point et je n'ai jamais rencontré le moindre contradicteur. Or les gens qui m'écoutaient étaient, j'en suis sûr, de très bons patriotes.

La seconde des conditions à réunir ne dépend plus des Alliés, mais des Allemands eux-mêmes et elle engage leur avenir. Il est indispensable que tous les Allemands imbus des idées démocratiques ou qui, plus généralement, se réclament de la tradition civilisatrice occidentale et de l'humanisme européen *restent unis quels que soient la classe, le parti politique ou la confession dont ils se réclament.* Il n'est évidemment pas question d'exiger de ces gens qu'ils abandonnent leur caractère propre pour ne former qu'un parti. Cela ne serait d'ailleurs pas souhaitable. Mais ces éléments actuellement très nombreux et qui représentent en ce moment même la fraction la plus importante de la population de l'Allemagne occidentale doivent se lier par un pacte amical pour la défense de leurs intérêts politiques, sociaux ou confessionnels dès que ceux-ci sont ou seront attaqués par les tenants du totalitarisme ancien ou nouveau. J'ai également donné ce conseil à maintes reprises aux populations de ma zone.

Malheureusement cette union indispensable paraît être bien difficile à obtenir. Nous entendons dire que les grands partis qui sont allés récemment aux urnes et ont remporté la victoire ne veulent plus collaborer entre eux comme ils l'ont fait jusqu'à présent. Il est à craindre que cette scission n'imprime aux actes du gouvernement de Bonn une allure très lente et que le parlement de la République de l'Allemagne de l'Ouest ne soit à bref délai en proie à des hésitations qui paralyseront la machinerie législative du nouvel Etat. Les Allemands s'accommoderaient mal d'un régime qui, par sa propre faute, serait inefficace. La jeunesse en particulier s'en détournerait vite.

En définitive, si les gouvernements alliés paraissent jusqu'à preuve du contraire décidés à maintenir leur occupation sur l'ensemble de l'Allemagne, les Allemands, nous venons de le voir, ne paraissent plus décidés à rester unis et à mener de front le combat indispensable pour protéger leur jeune République. S'ils persistent dans cette voie en refusant les uns les autres de consentir les sacrifices exigés ils commettront une erreur qui leur sera fatale, comme elle le fut à leurs précurseurs de Weimar. Cette erreur serait un crime non seulement contre eux-mêms, mais aussi contre l'ensemble de nos pays démocratiques.

Les conseils des Alliés ne manqueront pas sur ce point. Mais il appartient avant tout aux grands partis républicains allemands et aux chefs des forces spirituelles ou morales qui les inspirent de se guider eux-mêmes dans un domaine où ils sont désormais les maîtres.

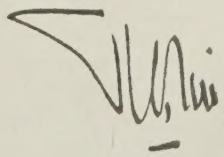
LA JEUNESSE, CETTE INCONNUE

Dans cette étude cavalière du bilan des quatre premières années de l'occupation une inconnue demeure. Nous voulons parler de la jeunesse. Nous avons dit qu'elle assurera bientôt la relève. Elle y sera vite obligée, qu'elle le veuille ou non, car la génération des hommes faits a été décimée. Au surplus elle ne se dérobera pas à cette obligation : la jeunesse allemande est, par son essence même, dynamique. Pour reprendre une boutade, elle ne sait pas toujours où elle va, mais elle s'y rend à pas pressés. Elle veut s'employer. Qu'apportera-t-elle ? De quel poids pèsera-t-elle dans l'Allemagne de demain ? Dans quel sens fera-t-elle pencher les plateaux de la balance ? Les quatre années écoulées ne nous permettent malheureusement pas de prononcer un diagnostic très sûr. On lira plus loin quels efforts ont été tentés dans le domaine éducatif en faveur du redressement de l'enseignement des maîtres et de l'éducation de la jeunesse. Ce fut le souci constant, la préoccupation majeure d'une équipe d'excellents Français, bons germanisants pour la plupart et véritablement imbus de l'importance de cette noble tâche. L'affaire était délicate. Les résultats sont loin d'être négligeables. Les moyens et les hommes ont souvent fait défaut. Il aurait certes fallu ne pas trop marchander ni les uns ni les autres, tant l'enjeu est vital. Les résultats, nous le répétons, sont loin d'être négligeables. Ils ne nous permettent toutefois pas de chanter victoire. La jeunesse allemande se réveille brutalement du rêve où elle se complaisait au temps de la *Hitlerjugend*. Pendant une très longue période, *dont l'origine est antérieure à 1933,* elle a été détournée des disciplines intellectuelles, spirituelles ou morales qui furent et demeurent les nôtres. Depuis sa défaite elle s'est reprise et n'a pas fait fi de nos enseignements. Mais elle a eu visiblement le souci de ne pas tomber sous le coup d'une accusation de mauvais patriotisme. Il aurait été souhaitable que les Alliés lui insufflent un nouvel idéal capable de l'enflammer. Nous sommes loin du compte. A la longue certaines réformes de l'enseignement en zone française d'occupation devraient faire sentir leur influence. Mais seront-elles maintenues ? Des rencontres universitaires, des rencontres entre collégiens, des rencontres entre artisans de nos deux pays ont été se multipliant d'année en année. Elles ont été de mieux en mieux organisées. Elles ont aéré cette jeunesse trop longtemps enfermée. Les jeunes Français qui y participent rentrent parfois effrayés, car la jeunesse est franche et certains de leurs camarades allemands ne cachent pas leur nostalgie du passé. Une littérature très vivante s'est créée et a pris pour thème l'étude des différents problèmes qui se posent à cette jeunesse. Sans tomber dans un optimisme que rien ne justifie présentement nous pouvons espérer que si le temps fait son œuvre et si des dispositions favorables sont maintenues la jeunesse allemande pourra, elle aussi, emprunter des sentiers nouveaux. *En tout cas il ne faut plus la laisser seule. Il faut l'aider à guérir.* Plus il s'affirme que son état est grave, plus nos soins doivent lui être acquis. Elle a déjà été sensible à toutes les marques d'attention désintéressées dont elle a été l'objet de notre part. Elle le demeurera longtemps encore.

ILS ONT BIEN MÉRITÉ

Tout le reste n'est que le récit des activités méritoires du corps des fonctionnaires d'occupation. Ce corps a été souvent et injustement décrié. Il a pourtant fait son devoir au mieux des intérêts français. Je me dois de lui rendre hommage.

Je ne voudrais pas omettre de rendre ici un tribut mérité à l'armée d'occupation. Elle est l'héritière de ceux qui depuis 1939 ont bien fait pendant l'effroyable tourmente et se sont battus contre l'envahisseur. Les uns, décimés ou faits prisonniers en 1940, durent abandonner la lutte. Les autres, dès juin 1940, se levèrent à l'appel du général de Gaulle pour continuer sans interruption le combat à l'extérieur ou à l'intérieur de notre pays. Peu à peu leurs forces s'accrurent pour former cette admirable armée française présente aux combats de la victoire. L'armée d'occupation, malgré les vicissitudes de l'après-guerre, est demeurée cohérente. Dès qu'elle recevra les armements et les matériels nouveaux dont elle a besoin elle se retrouvera égale aux meilleures du passé. Elle a gardé sa foi dans les destinées de la patrie qu'elle sert en donnant aux Allemands un exemple de raison qui lui fait honneur. En ce sens elle a été un auxiliaire apprécié dans l'œuvre du gouvernement militaire.



Rhin
COBLENCE
Moselle
LA LORELEI
RHENANIE
MAYENCE
TRÈVES
LUDWIGSHAFEN
LA SARRE
NEUSTADT
PALATINAT
SPIRE
PIRMASENS
Rhin
BADEN-BADEN
ROTTENBURG
TUBINGEN
WURTEMBERG
BADE
SIGMARINGEN
Danube
Rhin
FRIBOURG
RAVENSBURG
CONSTANCE
LINDAU

LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

PARLE...

Le 19 mars, à Scheibenhardt, une compagnie du 4e régiment de tirailleurs tunisiens de la 3e division d'infanterie algérienne traverse la Lauter sous le feu de l'ennemi, les hommes dans l'eau jusqu'aux épaules. Cette petite unité s'empare du village et de ses défenseurs : la Ire Armée française a pris pied en Allemagne.

Cette perspective excite son enthousiasme ! Pour chacun, la revanche va prendre un sens précis. Pour l'armée régulière, c'est celle des armes ; c'est la honte de la Meuse et du coup de filet de la ligne Maginot qu'il s'agit d'effacer. Pour ceux de la Résistance, c'est la vengeance des longues épreuves, c'est l'explosion au grand jour de l'action poursuivie dans la clandestinité !

Cependant pour traduire en acte notre désir il manquait à nos soldats le principal : un secteur de bataille en territoire ennemi ! Notre zone d'action se terminait « en sifflet » au nord de Lauterbourg ! L'intervention française en Allemagne et, à plus forte raison, sa place dans l'occupation du pays n'avaient pas encore été arrêtées, sinon prévues.

D'étape en étape, la France devra donc fournir ses preuves. Ce sera l'œuvre du général de Gaulle.

LES SERVICES DE RÉGULATION ROUTIÈRE CHARGÉS DU FLÉCHAGE N'ONT GUÈRE CHOMÉ PENDANT UN MOIS TANT NOTRE AVANCE A ÉTÉ RAPIDE.

Dès l'établissement d'une tête de pont sur l'autre rive du Rhin, nos chars ont pu a leur tour passer le fleuve et nos hommes continuer la poursuite. Mais il est arrivé que les chars soient aussi obligés d'employer des chemins imprévus : témoin ces lourdes machines descendues dans le lit de cette rivière, qui semblent s'être tirées fort allégrement d'une situation difficile. Le principal était de ne pas s'arrêter !

Sous sa direction le général de Lattre de Tassigny obtiendra également des chefs américains auxquels le lie la discipline militaire et absorbera par l'action de ses forces la place nécessaire à notre manœuvre en territoire ennemi.

A partir du 19 mars le 2e corps d'armée français, à l'intérieur de la VIIe Armée américaine, achève ainsi de prendre contact avec la ligne Siegfried, déborde par les deux flancs, nettoie le Bienwald, et s'établit face à Maximiliansau devant Karlsruhe. Le 26 mars enfin ce même 2e corps, remis à la disposition de la Ire Armée française, se préoccupe de franchir le Rhin.

L'IMPROVISATION, VERTU FRANÇAISE...

A sa gauche la VIIe Armée américaine établit maintenant une tête de pont à Worms et visant d'Odenwald et la vallée du Neckar étend peu à peu sa droite sur Mannheim et au delà.

Aussi c'est de vive force que la Ire Armée française devra à son tour franchir le fleuve. Mais pour atteindre ce but et donner à notre manœuvre toute l'ampleur nécessaire il nous faudra obtenir une extension de notre zone, concordant avec les possibilités de franchissement ainsi que d'exploitation au delà du Rhin. Les événements vont dès lors se précipiter à une vitesse qui frise l'improvisation. En quatre jours, du 26 au 30 mars, l'armée française devra porter

CARTE DES OPÉRATIONS DES ARMÉES FRANÇAISES EN ALLEMAGNE EN 1945.

son centre de gravité sur sa gauche jusqu'à Spire et préparer son opération.

La configuration du terrain nécessitait ce changement de front. Le long du Rhin nos bataillons faisaient face jusqu'ici à l'obstacle de la Forêt-Noire. Par contre au nord de Karlsruhe la montagne s'abaisse en s'incurvant vers le nord-est pour rejoindre l'Odenwald : c'est la trouée historique de Pforzheim donnant accès aux plateaux du Jura souabe dont la muraille boisée favorise le départ du Danube vers ses destinées orientales.

Mais l'ennemi, refoulé de la rive gauche du Rhin, s'est reformé de l'autre côté du fleuve. Devant nous se succèdent de la Suisse à Karlsruhe la XIXe Armée allemande — celle-là même qui tenait les côtes de Provence lors du débarquement — et surtout, épaulée sur Karlsruhe et s'étendant vers le nord, la Ire Armée, dont le 90e corps fait face à notre 2e corps avec ses quatre divisions reconstituées.

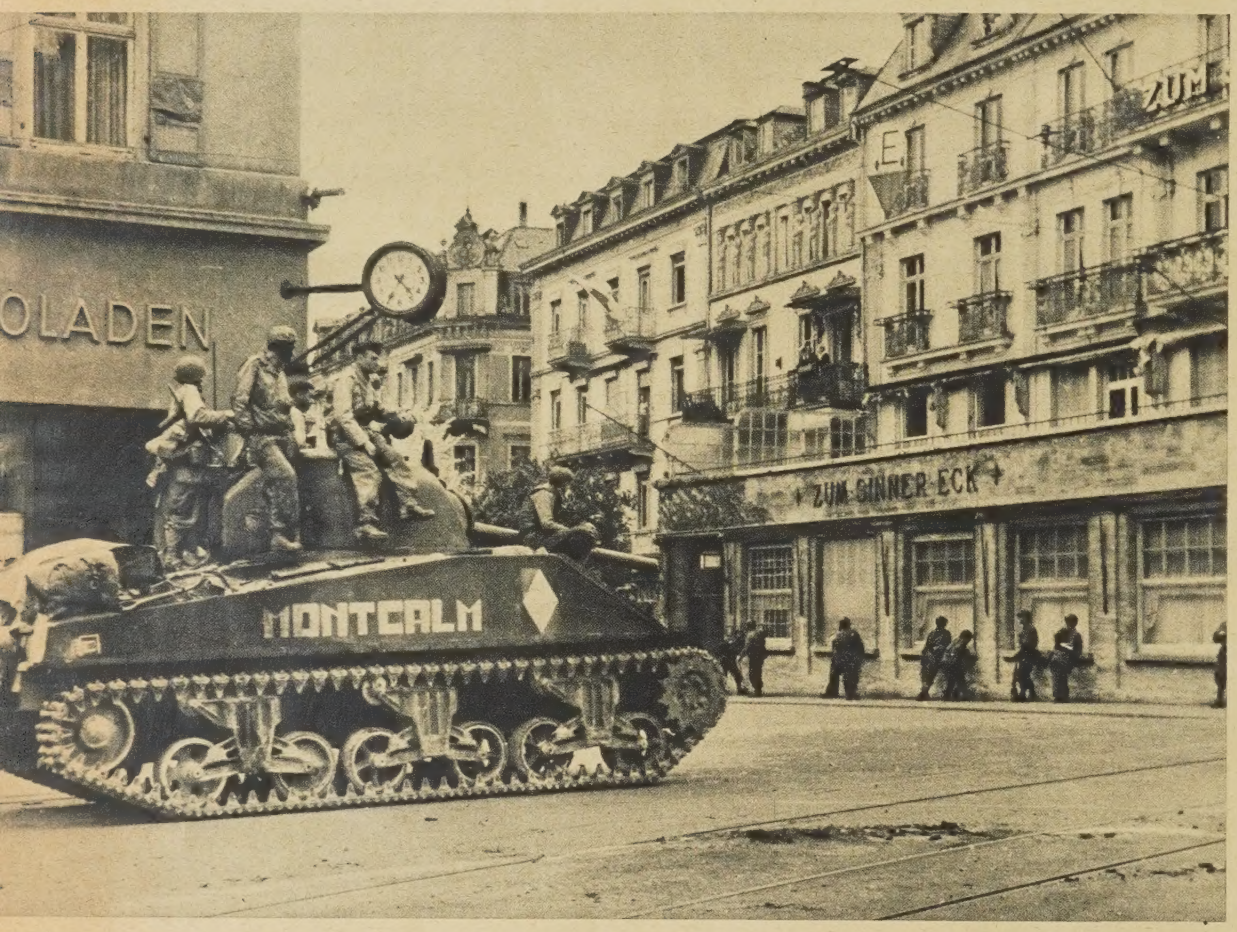
CI-CONTRE : FRANCHISSEMENT D'UN FLEUVE EN PÉRIODE DE CALME PAR UN CHAR. IL FAUT PLUSIEURS BATEAUX POUR SOUTENIR LE MASTODONTE. — CI-DESSUS : LES ALLEMANDS ÉMERGENT TIMIDEMENT DE RUINES ENCORE FUMANTES.

OÙ LE PÈRE A PASSÉ...

C'est dans ces conditions que le général de Lattre reçoit la mission de couvrir la droite de l'armée américaine dont la manœuvre va s'étendre vers Munich et la Haute-Bavière. C'est au 2e corps d'armée que revient l'honneur de remplir cette mission. Stuttgart, capitale du Wurtemberg, va dès lors exercer sur lui une attraction invincible.

Le 31 mars, en avance de quarante-huit heures sur toutes les prévisions, la 2e division marocaine force et le passage du Rhin et la ligne Siegfried grâce à l'héroïsme du génie de toute l'armée et des soldats de deux régiments jointifs, symbole de l'armée nouvelle : un vieux régiment de tirailleurs marocains, le 4e, et le régiment des résistants de Paris, le 151e. De son côté, le 3e régiment de tirailleurs algériens franchit le fleuve près de Spire par surprise et avec des moyens de fortune. Les deux têtes de pont se rejoignent aussitôt et la poursuite s'organise : les Américains sont rattrapés, nous allons les devancer même vers le sud-est.

Karlsruhe tombe le 4 avril et Pforzheim peu après, cependant que le 2e corps d'armée établit une tête de pont au delà de l'Enz. Il semble que la voie soit ouverte sur Stuttgart. Or dans l'esprit du chef français la bataille doit prendre une autre tournure. Les Américains sont bloqués devant Heilbronn, sur le Neckar. Nous sommes de ce côté suffisamment en avance. Ce qui importe par priorité, c'est de dégager toute l'Alsace par l'encerclement de la XIXe Armée allemande. Dans ce but il faut, en faisant irruption en Forêt-Noire par l'est, prendre le triangle Frendenstadt, Horb, Nagold, d'où nos divisions rassemblées pourront se porter sur le Danube.



Les 9 et 10 avril la dernière « bataille rangée » se développe à l'ouest de Pforzheim, où le général Carpentier rompt le dispositif ennemi. Le 17, l'objectif est atteint, cependant que, dans la plaine du Rhin, la 9e division d'infanterie coloniale du général Valluy, axée maintenant du nord au sud, s'empare de Rastatt puis de Kehl. Le général de Lattre entre par la rive allemande dans Strasbourg ; la grande cité est libérée. A son tour le 1er corps d'armée peut donc franchir le fleuve.

Pour le 2e corps d'armée, c'est la poursuite enfin, la marche concentrique sur la capitale du Wurtemberg. Chargeant aux ordres du général de Vernejoul, la 5e division blindée se précipite sur le Neckar, d'où elle se rabat sur Stuttgart que la 3e D. I. A. et les goums du général Guillaume pressent par le nord et par l'ouest. La ville tombe le 21 avril.

Quant au 1er corps, aux ordres du général Béthouart, sa marche au Danube se déclenche dès le 20 avril. La 1re division blindée du général Sudre mène le train et la première atteint le fleuve le 21 près de Tuttlingen. La 2e division marocaine du général de Linarès et la 5e D. B. viennent à sa rencontre à Sigmaringen. La porte du Danube est définitivement ouverte. Des éléments de la 1re D. B. s'y précipitent et, couvrant 83 kilomètres en treize heures, parviennent à Ulm avant les Américains.

Cependant le groupement Le Bel et la 4e division marocaine de montagne du général de Hesdin, qui marchent sur Bregenz, se heurtent aux forces encore coordonnées de la XIXe Armée allemande, qui tente de s'échapper. Du 25 au 28 avril des combats acharnés se livreront entre Danube et Neckar ; ils aboutiront à l'anéantissement du 18e corps allemand et à la capture de son chef.

Le dernier objectif de la Ire Armée française en liaison avec la VIIe Armée américaine sera le Tyrol, où devait s'épauler le prétendu réduit allemand : il faudra atteindre au plus tôt les frontières suisses de l'Arlberg et le col du Brenner, vers lequel montent les forces américaines d'Italie, pour prévenir la constitution de ce réduit. Le général Béthouart mène la poursuite en deux colonnes du 28 avril au 8 mai, force la reddition des derniers noyaux traqués dans la montagne et manque de peu d'enlever le général commandant la XXIVe Armée allemande, lequel se rendra avec celui du 19e corps aux forces américaines voisines.

C'est la fin ! Par cette course triomphale jalonnée d'âpres combats de Spire à Innsbruck, la Ire Armée française avait bien gagné l'inscription sur son écusson des noms des deux fleuves, Rhin et Danube, unis désormais dans l'histoire par une manœuvre magistrale au cours de laquelle 150.000 soldats allemands étaient restés entre nos mains, et son chef mérité d'aller à Berlin signer aux côtés de nos Alliés l'acte de capitulation de l'Allemagne hitlérienne !

LA PAIX RETROUVÉE

Cependant, au long de notre avance victorieuse à travers les terres allemandes, des flammes de haine n'avaient pas été tout d'abord sans attiser nos rancœurs. Des vestiges dantesques de l'enfer du Strudthof aux fantômes hallucinants du camp de Vaihingen la révolte de l'âme autant que celle de l'esprit grondait en tempête. Mais quelles tortures françaises auraient pu tirer vengeance d'aussi monstrueux excès ? Tout de suite d'ailleurs la distinction se faisait entre les sentiments de la population allemande et ceux de ses maîtres d'un moment trop servilement obéis ! Les camps de déportation regorgeaient aussi d'autochtones. Cette population d'ailleurs, loin de nous fuir, semblait venir comme inconsciemment au devant des nôtres. Dans ces pays dont le Rhin draine les eaux et reflète les paysages il y a malgré tout des confluences secrètes: n'était-ce pas à elles qu'obéissait cette soumission active d'un peuple dont tous les ressorts étaient brisés et qui cherchait chez celui qu'il connaissait le mieux pour l'avoir si souvent combattu une protection qu'il ne concevait nulle part ailleurs ?

CI-DESSUS, A GAUCHE : CE CHAR SOUTIENT UNE ATTAQUE D'INFANTERIE PROGRESSANT VERS UN VILLAGE. EST-CE LE MÊME QUI, AU-DESSOUS, FAIT HALTE SUR LA LEOPOLDPLATZ, A BADEN-BADEN ? EN BAS : HALF-TRACKS CHARGÉS DE PRISONNIERS DANS LA GRANDE RUE DE STUTTGART.

Photographies Service cinématographique de l'armée.

1945. - "NOUS VOULIONS TOUT CASSER!"

PAR CLAUDE-ALBERT MOREAU

PASSANT le Rhin au printemps de 1945 malgré un adversaire que surexcite l'imminente perspective de la capitulation, fiers de leurs exploits et sûrs de la victoire, les combattants de la Ire Armée tiennent, à leur entrée en Allemagne, des propos qui n'ont cure de logique ou de modération. En termes crus, nos soldats annoncent même « qu'ils vont tout casser là-bas » et justifient ainsi à la fois les ultimes appels de Goebbels à la résistance forcenée et certaines réticences alliées à nous concéder une part d'occupation.

Quatre mois s'écoulent. L'été incline vers l'automne ; la démobilisation commence ; qu'est-il devenu des propos d'avril ? Presque rien de ce que ceux-ci annonçaient, en tout cas pas le pire. Si les vainqueurs goûtent dans une relative opulence, d'ailleurs chaque jour amenuisée, le juste dédommagement des privations de leurs campagnes, amis et ennemis ont depuis beau temps déjà remisé leurs rengaines. « Ils n'ont pas tout cassé ! » Ils ne casseront pas tout...

Etonnant sur le moment, l'événement, après coup, s'explique. Car, bien sûr, nul n'avait en traversant le Rhin tout à fait l'esprit à zéro et neutre. Chacun portait en soi une image sommaire de l'Allemagne et des Allemands : celui-ci parce que prisonnier évadé, celui-là parce que maquisard ou simple habitant de la métropole occupée, cet autre, d'Afrique du Nord, parce qu'il avait lu ou entendu cent récits vrais ou supposés tels, tous enfin, plus ou moins,

AVEC LA BELLE INSOUCIANCE DE LA JEUNESSE CES ENFANTS FONT FÊTE A UNE INFIRMIÈRE QUI LEUR DISTRIBUE DU RAVITAILLEMENT. MAIS DE PAREILLES SCÈNES N'ONT PAS ÉTÉ TRÈS FRÉQUENTES NI SURTOUT AUSSI GAIES.

VOICI QUELQUE DÉFILÉ TRADITIONNEL COMME IL S'EN TROUVE BEAUCOUP CHEZ NOUS

DANS LES RUINES LA VIE A REPRIS FORT COURAGEUSEMENT UN COURS PRESQUE NORMAL. MAIS QUE PENSE POURTANT, AU CŒUR DE SA CITÉ DÉVASTÉE, CE PROMENEUR SOLITAIRE?

CERTAINS ARTISANS ONT CONSERVÉ LEUR COSTUME, NOTAMMENT LES RAMONEURS, DONT LE MÉTIER EST POUR LES ALLEMANDS SYMBOLE DU CONFORT DES FOYERS.

parce qu'ils avaient depuis Saint-Tropez traversé la France libérée et meurtrie.

Mais cette image ne résistera pas à quelques semaines de campagne, à quelques mois d'occupation. Etonnement majeur, qui déconcerte le vainqueur lui-même. Il attendait un pays « étranger », entendez différent du sien. Et ce pays où le conduit sa victoire ne « fait » pas étranger, quoique, profondément, il soit « autre ».

UN ACCUEIL IMPRÉVU

Le Français escomptait un ennemi raidi dans son hostilité jusque par delà l'effondrement. Il arrive chez des gens si apparemment soulagés de son apparition, dissipés la première frayeur et les remous du combat, que la guerre semble pour eux un cauchemar évanoui et qu'on peut presque se demander s'ils y ont pris une part quelconque autrement qu'en état de cauchemar ou d'hypnose, tandis que, réveillés et stupéfaits, ils contemplent maintenant leurs ruines et leur soudaine misère. Loin de songer à prolonger par la résistance du Werwolf le sursaut imposé et quelque peu ridicule du Volksturm, ils anticipent littéralement sur la capitulation.

Ces drapeaux blancs à toutes les fenêtres des villages — et l'on y verra des draps à défaut de serviettes, jugées trop dépourvues de surface — la peur toute seule ne les a pas arborés, mais aussi cette fin de la peur qu'on appelle le soulagement, le sentiment de la libération. Car, en un sens très vrai, alors même que nous n'y songions pas, nous avons été accueillis en libérateurs. Et nous l'étions alors !

Et qu'importait si ces libérateurs de la terre allemande, des villages allemands n'étaient pas de ceux qu'on attendait, s'ils parlaient une autre langue ? D'autant que ces arrivants, trop satisfaits en définitive eux-mêmes et soulagés peut-être de n'avoir pas à entretenir sur leurs arrières le système pesant d'une vigilance redoublée, agréent qu'on les serve, qu'on cuisine pour eux, qu'on les loge, qu'on leur ouvre ce qui reste de la famille et qu'on s'assure ainsi contre tout arbitraire éventuellement nouveau d'un préjugé favorable possible, mais que les bénéficiaires de ces instants heureux n'auraient pas songé d'ailleurs à monnayer.

Il ne faut pas trop vite se scandaliser, d'un côté comme de l'autre, si, tandis qu'on se bat encore à 10 ou 20 kilomètres de là, on voit déjà, en ce beau dimanche d'avril, reprendre à Bruchsal la tradition de la promenade en famille avec, donnant la main aux enfants, voire poussant la voiture, tels de nos plus farouches tirailleurs !

UNE REVISION DES VALEURS

Mais voici d'autres notes à peine moins importantes. Nos hommes attendaient un pays uniformisé et un peuple caporalisé sous une poigne de fer, le triomphe de la série et de la mise au pas dans tous les domaines du matériel et de l'humain. Or ils pénètrent dans le pays de la variété, du morcellement et du contraste, ils y trouvent une population au tempérament plus près de l'anarchie que de l'ordre spontané, indécise et tiraillée entre des complexes contradictoires de supériorité et d'infériorité, bronchant sur le détail et peu portée à l'initiative.

C'est ainsi notamment que, si les anciens chauffeurs de la Ire Armée se souviennent avoir roulé plein gaz en hurlant d'enthousiasme sur les célèbres autostrades stratégiques datant de Hitler, ils maugréent aujourd'hui sur d'antiques routes de plaines, étroites, bombées, sinueuses, aux virages non relevés : donc l'autorité la plus autoritaire n'avait pas su ou pas pu récupérer ces parcelles de champ ou de pré qu'il aurait suffi d'exproprier pour obtenir une voie droite et moderne ! Cependant, aux alentours, les fermes et exploitations agricoles nous offrent le contraste entre le machinisme le plus développé et un primitivisme certain.

De même le soldat loge, on le sait, chez l'habitant. Là il ne peut dissimuler sa surprise. Toutes ces villas magnifiquement astiquées, avec leurs meubles cirés, leurs bibliothèques, leur radio (quand nul ne l'a préalablement « réquisitionnée »), leurs cuisines carrelées aux multiples installations, leurs salles de bains, leur chauffage central et leurs jardins, lui donnent d'emblée l'impression réchauffante qu'il loge chez un seigneur du régime ou chez un bourgeois notable : puis il découvre que ce dernier n'est en réalité qu'un employé modeste, un petit fonctionnaire, un petit ingénieur, voire un simple ouvrier qualifié.

A ce moment il se prend à rêver et sera porté à mieux comprendre quel atout a constitué pour les maîtres du Reich toute cette *Gemütlichkeit*, comment elle a favorisé l'adhésion au régime, les masses n'ayant pas d'abord réalisé l'évidence que le prix de tout ce bien-être, succédant à l'inflation et au chômage, serait tôt ou tard la guerre préparée et inévitable. Quand l'événement a surgi le carcan policier rendait vaine ou fort problématique toute tentative de se libérer...

Enfin, et l'expérience des premiers mois déjà ne laissait rien à désirer, notre Français constate définitivement que ce peuple « vit pour travailler » comme le nôtre « travaille pour vivre ». Notion qui explique l'inexplicable, à savoir pourquoi l'Allemand, quand il échappe aux sujétions de son labeur, tombe d'un coup sans discernement aux extrêmes, et notamment dans le boire et le divertissement poussés facilement et brutalement à la beuverie et à la mascarade.

Ainsi dès son arrivée en Allemagne notre petit soldat, étonné, voit-il se modifier, presque s'effondrer, l'impression qu'il apportait en son âme du peuple voisin vaincu. De même transparaissent en lui-même les premiers éléments d'une autre image où tiendront largement leur part ce mélange et cette cohabitation traditionnelle du moderne et du médiéval, voire du féodal, en quoi consiste pour les choses et pour les gens de ce pays un des traits essentiels de leur vrai visage.

Mais déjà aussi les premiers mois ont passé et la première fraîcheur de l'occupation s'en est allée après ce « moment » qu'il fallait bien fixer pour l'histoire parce que, dût-il surprendre ou déplaire, il aura été tel. L'organisation, par ailleurs si urgente, des territoires conquis, sa projection sur le plan administratif, la nécessaire arrivée des familles, tout cela va bientôt contribuer à ce que rapidement un « milieu » français en zone commence à se former, et jusqu'à un certain point se fermer.

C'est alors que l'année 1945 s'achève...

1949. - APRÈS LA PLUIE... LE BEAU TEMPS ?

PAR GÜNTHER WEISENBORN

L'auteur de l'article est un des meilleurs écrivains allemands d'après guerre qui, après cinq années de résistance au régime nazi et trois années d'emprisonnement, s'était fixé d'abord à Berlin, où il écrivit une pièce : Die Illegalen, ***et un*** Mémorial, ***lequel sera prochainement traduit en français. Günther Weisenborn vient de faire tout récemment jouer à Hambourg et à Berlin une nouvelle pièce et de se transporter dans un petit village de la zone française, en cette « Riviera allemande » des bords du lac de Constance où se sont regroupés beaucoup d'intellectuels allemands.***

VOICI CE QUE LES ALLEMANDS AURONT D'ABORD CONNU DE NOUS.

Nous autres Allemands qui avons vécu à Berlin depuis 1945 nous avons appris à avoir de bons yeux. Tout échec vous rend facilement méfiant, et ce que les vainqueurs appellent simplement un conflit n'est pas autre chose en sens contraire pour les vaincus qu'un véritable effondrement. Cependant, après une expérience précise jusque dans ses contrastes et après avoir reçu pendant quatre années la leçon que constitue l'étude des différents caractères des occupants, nous avons ainsi appris à distinguer ces caractères de même qu'à les comparer.

Par opposition avec l'énergie tenace des Russes, nous avons observé la façon intelligente dont savaient s'effacer les Anglais, l'activité assidue des Américains et, tout au moins au début, la très visible réserve des Français. Mais en même temps que les quatre zones en Allemagne, les quatre secteurs de Berlin prirent donc, à notre grand regret, un ton complètement différent. Du coup, l'opposition s'attisa entre le monde slave et le monde anglo-saxon, disons entre deux conceptions du monde.

Certes nous n'avons trouvé aucun plaisir à nous rendre compte que notre patrie était fendue en deux comme par un coup de hache. Des millions d'Allemands avaient attendu l'arrivée des Alliés avec un grand et sincère espoir. Ils étaient prêts à construire une Allemagne nouvelle, une Allemagne

PRISE DE LA VILLE DE SPIRE,

le 29 Septembre 1792. ou 7 Vendemiaire. An 1er de la Republique

PLUSIEURS FOIS DANS L'HISTOIRE LES ALLEMANDS ONT DÉJA VU NOS TROUPES DEVANT SPIRE, ET VOICI QUE, PAR UN LOGIQUE ENCHAINEMENT, LE GÉNÉRAL DE GAULLE VIENT A SON TOUR DE TRAVERSER LA MÊME CITÉ ET DE FRANCHIR LE RHIN. — CI-DESSOUS : LE GÉNÉRAL KŒNIG FAIT AU MARÉCHAL MONTGOMERY LES HONNEURS DU FLEUVE.

Nous avons respecté la couronne du monument aux grenadiers a Karlsruhe.

Notre drapeau a retrouvé sa véritable place sur le Rhin. Mais ces bateaux et ces péniches desservent Strasbourg, qui est aussi la capitale de l'Europe.

qui fît partie de l'humanité, et ils s'y préparaient. Pourtant, au bout de deux années, nombre d'entre eux se trouvèrent entraînés dans les conflits internes de l'occupation et placés dans la nécessité de choisir...

CONNAISSANCE DE LA FRANCE

Dans toute cette confusion quelle attitude avaient les Français ? Tout d'abord nous éprouvâmes l'angoisse que leurs intentions seraient de tendre et de viser au morcellement de notre patrie. Les formules les plus guerrières atteignaient notre oreille. Les pensées de la France nous apparaissaient littéralement cuirassées.

Toutefois nous devions remarquer bientôt que c'étaient les Français qui allaient tenter d'essayer d'étouffer dans l'œuf la menace renaissante du conflit mondial. La proposition de Paul Reynaud de créer un parlement européen dans lequel tous les peuples d'Europe auraient un droit de vote égal allait être considérée par nous comme signifiant un éloignement décisif des courants nationalistes. Aujourd'hui ces tentatives pour l'unification de l'Europe se sont multipliées et elles sont toutes centrées autour de la France. Leurs tendances sont souvent très variées, mais ce n'est pourtant pas à cause d'elles, du moins je me crois autorisé à l'établir, que nous considérons la France comme la détentrice de l'esprit européen.

L'Europe, cela signifie en effet la culture européenne.

Or, entre les puissances européennes qui occupent l'Allemagne, les Anglais sont demeurés un peuple insulaire avec des intérêts mondiaux ; le peuple russe est soumis à des lois qui lui sont propres et entièrement nouvelles et le peuple américain se projette sur une autre moitié du monde.

Réellement voisin et, dans le vrai sens du mot, européen nous apparaît donc le seul peuple français.

LA ZONE FRANÇAISE AURA-T-ELLE ÉTÉ UN COMMENCEMENT ?

De Paris nous avons vu arriver des pièces de théâtre émouvantes, les livres les plus discutés, lesquels traitent les problèmes avec une franchise à laquelle nous avions cessé d'être habitués. Sartre et Vercors sont venus nous rendre visite, ce qui m'a permis d'avoir l'honneur de leur serrer la main à tous les deux. Gide est allé à Munich. Des administrateurs actifs et vivants appartenant aux services culturels nous ont fait parvenir revues et journaux, ont

Tels les Allemands nous ont toujours imaginés et tels ils apprennent a nous connaitre : du pont de Kehl a la première cigarette.

organisé des représentations ou des cercles de discussion. Nous aurons ainsi appris au cours de ces dernières années davantage des préoccupations et des talents du peuple français que nous aurions cru la chose possible au début de l'occupation.

Cette zone française comprend toutes les régions de vignobles de l'Allemagne, collectionne la majorité de nos plus beaux paysages, et les populations qui vivent ici sont, dans leur caractère général, bien moins angoissées et tendues que n'importe où. Pour quelqu'un qui vient de Berlin l'atmosphère y est à ce point reposante qu'on a véritablement l'impression de pénétrer dans un autre monde... Il y existe aussi, bien entendu, des motifs de discorde et de conflit ; ils ne sont pas du genre de ceux qui vous créent des nuits d'insomnie, mais au contraire de la catégorie de ceux qui vous accompagnent dans votre sommeil.

Il faut déjà tendre la main d'une manière particulièrement intelligente pour pouvoir, tout en étant la puissance occupante, poursuivre une politique de rapprochement entre nos deux peuples. M. François-Poncet vient d'être appelé à un poste dont on attend de lui ici beaucoup, son livre ayant été salué comme le récit d'un témoin objectif et sensible aux choses de l'Allemagne. Les opinions qui s'expriment de Paris et qui se font également plus compréhensives à notre égard augmentent sans cesse. A cela s'ajoute que la haine du Français qui a été cultivée si longtemps par le militarisme allemand a disparu. Elle n'existe tout simplement plus du tout, mais a plutôt fait place à une espèce de curiosité objective concernant un peuple qui est notre voisin, curiosité qui se mélange même avec un scrupule de notre part de ne pas avoir l'air de vouloir nous jeter à la tête des Français. Ici, dans cette zone, les sentiments faussés par la guerre et par les suites de cette guerre ont au fond été remplacés par une neutralité optimiste des sentiments.

Par là-dessus j'ai constaté moi-même dans tous les villages une confiance fortement établie en Robert Schuman, lequel, d'après une opinion commune, lutte loyalement en faveur de ce rapprochement entre nos deux peuples. Car peu importe l'opinion politique particulière de chacun, le fait est pour tous qu'un contact franco-allemand constitue le socle d'une Europe nouvelle.

Estampe des collections de la Bibliothèque Nationale.
Photographies S. C. A., Information G. M. Z. F. O., von Pagenhardt.

En ses beaux atours, cette fillette de Saint-Peter semble rêveuse...

LE PAYS ET LES HOMMES

par Jean Monnier

On voudra bien ne trouver à nos propos aucune arrière-pensée politique si nous avançons que la géographie ne donne point d'indications sur les frontières des pays que la France occupe en Allemagne. Et l'histoire a tellement pris plaisir à se jouer du sort de ces populations qu'à peine peut-on reprocher aux Trois Grands réunis à Potsdam en août 1945 d'avoir superposé leur arbitraire découpage à celui des princes et des traités au cours des siècles.

Cela dit, qui demanderait de longs développements, il reste que notre curiosité s'en va vers ces régions et vers leurs habitants, d'autant plus légitime que nous avions, par l'acte de capitulation sans conditions, reçu notre part dans la gestion des « affaires allemandes ».

Faut-il cependant considérer la carte et, suivant la pente naturelle de l'esprit humain, chercher à ces pays un principe d'unité ? On défierait bien en ce cas quiconque de le trouver ailleurs que dans le Rhin, ou du moins dans le « système du Rhin », ce qu'on nommait jadis un « bassin », cette première entité encagée généralement dans deux autres que l'on nomme « lignes de partage des eaux » !

Fragile unité pourtant que celle qui s'appuie sur des notions aussi contestées, sinon toujours contestables ! Car il y a beau temps que celle de ligne de partage des eaux a fait la preuve de sa débilité. Et, dans le cas présent, séparer par exemple trop exactement le bassin du Danube de celui du Rhin ne serait pas moins artificiel que le tracé de l'actuelle frontière politique du Bade et du Wurtemberg... Par ailleurs, qui ne voit, en ce qui concerne le seul Rhin, le paradoxe, presque le sacrilège ? Le fleuve devenant axe de l'unité, alors que plusieurs siècles de rivalités et de vénérables traditions diplomatiques l'ont au contraire érigé en « frontière naturelle » !

Nulle part pourtant les géologues ne souscrivent formellement à cette découverte. D'abord le Rhin ne sépare nullement les Alpes du Jura, qu'il traverse au contraire. Et le fait qu'il sillonne ensuite la plaine entre les Vosges et la Forêt-Noire souligne en réalité, pour les spécialistes, la parenté des deux massifs jadis unis par une voûte effondrée, une parenté que rappellent, et les analogies des massifs bleuâtres, et les similitudes des pentes riveraines. S'agit-il enfin de la Trouée Héroïque, la continuité se fait encore plus évidente, à hauteur du fameux rocher de la Lorelei, entre les schistes du Hunsrück et de l'Eifel d'une part, ceux du Taunus et du Westerwald de l'autre.

Les bois comme les terrains, les cultures comme les paysages se prolongent ainsi, ou se répondent de part et d'autre des eaux du plus grand fleuve de l'Europe occidentale, des eaux jadis vagabondes, aujourd'hui canalisées par le génie de Tulla, ce colonel allemand mort à Paris !

Plus à l'ouest enfin, du plateau lorrain, de la Moselle et de la Sarre françaises à celui de la Moselle et à la Sarre rhénanes, il n'y a pas plus de différences géographiques que de l'Alsace au Palatinat, de la rive gauche à la rive droite du Rhin, de la partie badoise à la portion souabe de ces hautes régions où s'étiole progressivement la Forêt-Noire, en encadrant un torrent, le Danube, dont nul ne pourrait à ce moment prévoir le sort majestueux qui l'attend à l'orient.

LE DANUBE A BEURON EST ENCORE UN TORRENT. CI-DESSOUS, CHATEAU DE MONTFORT, PRÈS DE CONSTANCE.

HISTOIRE CONTRE GÉOGRAPHIE ?

Allons-nous, dans ces conditions, appeler l'histoire au secours de la géographie ? Ce ne sera pas en tout cas cette enfance de Clio qu'on nomme la pré ou la proto-histoire. Car celle-ci n'a à nous présenter ici et là, en deçà comme au delà, que des Celtes d'abord, des Germains ensuite, ceux-ci, le nom l'indique, frères ou cousins de ceux-là, et dès lors « occupés », sinon toujours contenus, par les Romains, « alliés occidentaux » de l'époque. Et déjà, dans ces conditions, les concepts pangermanistes de « race pure » font sourire les êtres mieux informés ou qui réfléchissent. En tout cas, du *limes* romain, créateur de Strasbourg ou de Trèves ou de Cologne, à la ligne de Potsdam précisant l'occupation française, il n'y a pas tellement loin, à quinze ou dix-sept siècles près !

Enfin Charlemagne vint ! Il vint et disparut ! Et les solutions cherchant leur axe sur le Rhin et qu'on nommerait aujourd'hui européennes, avec des capitales comme Aix-la-Chapelle, des résidences impériales comme Ingelsheim, près de Mayence, s'en furent avec lui, éphémère équilibre jamais restauré depuis le trop historique traité de Verdun. Car pourquoi discuter, comme on le fait si souvent en Allemagne, si la Lotharingie était viable puisqu'elle n'a pas vécu ?

Désormais les frères ou cousins « germains » deviendront donc ennemis, faisant de ce qui aurait dû être le symbole de leur unité, le Rhin, l'objet et la frontière de leurs démêlés. Invasions alternées dans un sens ou dans l'autre, opérations militaires de tous genres se succèdent, multipliant bel et bien plus qu'ajoutant les uns aux autres les destructions et les traités. Avec les habitudes guerrières interfèrent à l'occasion les transplantations pacifiques : ainsi, après la guerre de Trente ans, qui se souvient que l'Alsace peuplera, de Kehl à Offenburg, cette région du pays de Bade qui n'a dès lors plus de mérite à lui ressembler encore ?

Par ailleurs, si certaines mauvaises évocations, soigneusement entretenues quelquefois, telle celle du Palatinat dévasté par les dragons de Louvois, gardent à l'occasion leur puissance maléfique, une plus profonde nostalgie d'amitié subsiste en d'autres âmes, plus profonde parce que plus spontanée ; cette nostalgie, par exemple, que laissent derrière eux, après cent cinquante ans, les souvenirs de l'enivrement révolutionnaire tout odorant de liberté et de cette fraternité d'armes, surtout, des campagnes napoléoniennes, dont témoigneront ces insignes de la Légion d'honneur survivant jusqu'à nous, malgré les ostracismes hitlériens, sur le manteau des cheminées souabes !

LA VICTOIRE DU TERROIR !

Et pourtant il serait vain de nier les différences entre les peuples, mais il ne faut les appuyer ni sur la déterministe matérialité des races, ni sur un compartimentage géographique, ni sur une histoire dont l'Alsace, authentiquement rhénane et alémanique en son fond, nous prouve que le cours en peut facilement changer par le seul effet du libre don des âmes. Simplement, comme le « terroir » à la longue diversifie

Petite ferme des hauteurs de la Forêt-Noire, près de Hinterzarten. On remarquera le toit d'ardoise, si caractéristique. Ci-dessous, par ce beau dimanche de printemps, ces jeunes paysans de la vallée de la Rench, en costumes traditionnels, ne paraissent pas pêcher avec application.

La Forêt-Noire, recouverte a perte de vue de sombres sapins, groupés sur le flanc des collines et dominant l'étendue des prairies, mérite très exactement son nom.

et naturalise les plants d'importation pour donner ses « crus » locaux, du Rhin, de la Moselle ou du Märkgräfler, ainsi procède-t-il à partir d'Alamans, de Souabes ou de Francs, dont il fait des « Schwobe », des « P'aelzer », des Rhénans. Les uns plus frondeurs, moins stables, forts en gueule, plus prompts à dire qu'à faire et comme blasés par les souverainetés contradictoires et les religions imposées, de même que sous l'action du vent s'émoussent les arêtes des grès. Les autres, plus profonds, d'un enthousiasme plus métaphysique et plus têtu, produisant Schiller et Schelling, Hegel et Kepler. Les uns et les autres au demeurant fils d'un même vieux pays, et qui devront donc subir l'atmosphère de forcerie de la serre prussienne pour pouvoir donner au monde le spectacle de ces produits violents et excentriques qui se sont révélés à nous un siècle après que les traités de 1815 eurent amené la Prusse aux frontières du Luxembourg !

Laissées à elles-mêmes, ces populations ont en réalité plus souci de *Heimat* que de *Vaterland*, de la petite patrie plutôt que de la grande. Elles sont cantonales et régionalistes, et plus encore qu'ailleurs sans doute sur les deux versants de cette Forêt-Noire où les industries, quand elles existent, n'ont fait que se plaquer par-dessus les petites villes ou les villages sans en modifier le caractère essentiel. C'est ainsi que, si aux jours de grande goguette du Carnaval, le célèbre *Fasching* enflamme comme une traînée de poudre toute la vallée du Rhin, bouleversant Mayence et Cologne, Rottweil, Gengenbach, Ravensburg, Stockach, Waldshut ont par contre leurs fêtes bien particulières, fêtes des Fous, des Sorcières, des Vendanges, et bien d'autres également, où le folklore local peut se donner alors le plus libre cours. Tandis que, sur les rives du lac de Constance, maintes cités continuent à commémorer les victoires que les habitants du pays remportèrent jadis sur les Suédois aventurés jusqu'en ces lieux trop méridionaux pour eux.

Ces jeunes filles, d'un pays fort catholique, ont conservé le gout des processions. Derrière leur bannière, elles ont parcouru le village et entrent dans l'église.

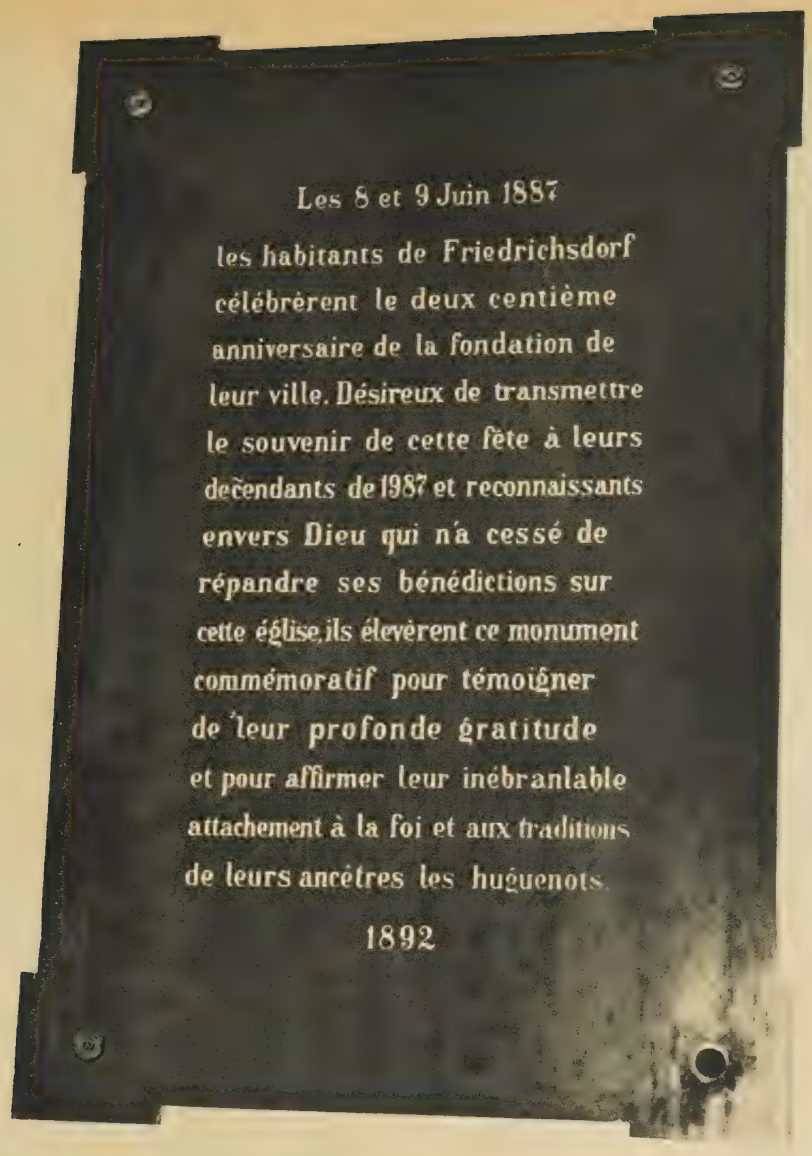
Mais les vraies distractions de ce beau pays sont plutôt, malgré tout, d'ordre champêtre. Comme nos Alsaciens sont, eux aussi, amoureux de nos Vosges et les gens de Metz du Mont Saint-Quentin, Badois et Wurtembergeois ont le culte de leurs campagnes et leurs compatriotes de Coblence montent volontiers, le dimanche, sur les pentes conduisant à Ehrenbreistein.

Pourtant ce sera de nouveau le privilège et le mérite des petits villages de la Forêt-Noire de perpétuer les traditions les plus récréatives. Le catholicisme notamment est ici déjà aussi riche en couleurs qu'il le sera plus à l'est, dans les très belles églises *rokoko* de l'Allgau et dans la Haute-Bavière par exemple. Les jours de fête ou de procession sont donc l'occasion de sortir des armoires ces robes chatoyantes, ces coiffes compliquées qu'on se repasse de génération en génération. Plus d'une fille se sentira bien un peu gauche et tout engoncée ce jour-là tant elle se croira belle. De fait, elle le sera presque toujours, ce qui est plus encore un paradoxe en notre siècle, où la beauté ne s'apprécie si souvent qu'en proportion inverse de la complication de l'habillement. Mais cette dernière mode n'est pas parvenue en ce robuste pays...

Et c'est parce que cette robustesse de corps et d'esprit devrait engendrer malgré tout la confiance, sinon l'amitié, qu'on cherche, pour revenir sur nos propres traces, ce qui entre ces gens et nous-mêmes peut rendre impossible l'entente, irréparables les brouilles, inexpiables les haines. On le cherche et on ne le trouve pas, sinon dans ces facteurs artificiels ou d'importation, les excitations intéressées de la politique, le sectarisme de certaines publications ou de diverses plaques commémoratives, les maladresses individuelles de tel ou tel occupant et les paradoxales émanations d'un centralisme opposé au tempérament communal des habitants.

Quiconque a hanté à loisir ces campagnes souabes, badoises ou palatines ne peut se défendre de l'impression qu'il suffirait de laisser à eux-mêmes ces pays, à eux-mêmes et à leur idéal le plus authentique, sans excitations mégalomanes, sans provocations inutiles, pour que s'y développât une existence paisible et prospère, dans un voisinage non exempt de traverses peut-être, mais lesquelles ne seraient qu'ordinaires colères sanguines de Souabes ou de Rhénans et non plus « querelles d'Allemands ».

Photographies von Pagenhardt et Pfohl.



Après la révocation de l'Edit de Nantes nombreux avaient été les huguenots a passer le Rhin.

"Quand un vent de liberté soufflait de France..."

PAR JEAN SIGMANN

Les limites de notre zone ont été établies à une époque où l'on considérait que parmi les buts de l'occupation figurait le développement des idées fédéralistes et démocratiques en Allemagne.

En matière de fédéralisme on sait où en sont les choses. Par contre ce que la France ignore généralement, c'est qu'elle trouvait à l'est du Rhin supérieur et à l'ouest du Rhin moyen des régions où les sentiments démocratiques et libéraux avaient jadis — et grâce à elle — été très vifs.

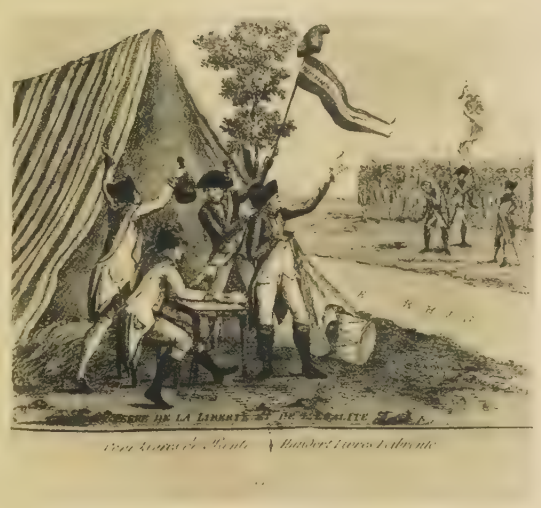
CONSÉQUENCES D'UN 14 JUILLET

La Révolution française éveille un profond écho dans l'Allemagne entière. Si princes et seigneurs redoutent et détestent un mouvement qui prétend supprimer leurs privilèges, la bourgeoisie applaudit à la proclamation de l'égalité civile et de la liberté individuelle.

Bien entendu l'enthousiasme le plus fervent se manifeste parmi les intellectuels admirateurs de la France, comme Wieland, ou parmi les jeunes gens, tels Hegel et Schelling, alors étudiants.

Toutefois le vieux Kant lui-même est gagné à la cause de la révolution et Klopstock, hier encore gallophobe, à Hambourg, le 14 juillet 1790, arbore la cocarde tricolore.

Gœthe, qui estime pourtant absurde de faire table rase du passé comme le font les « patriotes français » au soir de Valmy, consigne avec émotion dans sa *Campagne de France* les conséquences primordiales de ce qui n'avait été en définitive qu'une pure rencontre militaire. « De ce lieu et de ce jour, déclare-t-il à ses frères d'armes prussiens, date une nouvelle époque de l'histoire du monde et vous pourrez dire : « J'y étais. »



Joie de vivre en France, schlague en Prusse !

Schiller, quant à lui, songe à quitter sa chaire d'Iéna pour vivre en France.

Or c'est en Rhénanie surtout que se recrutent les plus ardents adeptes des idées révolutionnaires : Georges Forster, bibliothécaire de l'Université de Mayence, Jean de Muller, secrétaire de l'archevêque électeur, le professeur Posselt, de Karlsruhe.

C'est pourquoi lorsque les troupes françaises, après Valmy, passent en Rhénanie la population plante des arbres de la Liberté. A Mayence, occupé le 21 octobre 1792, surgit une société des Amis allemands de la Liberté et de l'Egalité dont Forster est l'animateur. C'est lui qui lance l'idée que le Rhin est la frontière naturelle de la France, idée que Danton fera sienne, et prépare les élections à une convention rhéno-germanique, laquelle, le 21 mars 1793, proclame « à l'unanimité que le peuple rhéno-germanique libre veut l'incorporation à la République française et la lui demande ». Mais, contraintes à la retraite par le roi de Prusse, nos armées n'ont guère le temps de transformer le pays...

Durant l'hiver 1794-1795, par contre Mayence, à nouveau reconquis, fait école : des clubs républicains se forment dans toutes les villes rhénanes. Ils se proposent de démocratiser la société par la destruction des privilèges des féodaux ecclésiastiques et laïques, la cession de la terre aux paysans. Comment y parvenir ? Par la collaboration avec les Français. Ainsi naît le Mouvement cisrhénan, qui vise à faire de la rive gauche du Rhin une république sœur de la République française. Forster mort, le flambeau passe à Joseph Goerres, de Coblence, le futur apôtre du nationalisme germanique, qui a alors deux idoles : Kant et la liberté.

Les Cisrhénans trouvent un tolérant appui auprès du général Hoche. Mais, celui-ci ayant été tué à l'ennemi le 19 septembre 1797, la tendance annexionniste au sein du Directoire, celle de Reubel, alors l'emporte.

D'autre part, si à Bonn, Cologne, Coblence le

APPUYÉE SUR LA FRANCE, DONT LA BANNIÈRE PROCLAME LA « LIBERTÉ LÉGALE », L'ALLEMAGNE DE 1848 FAIT FACE A LA RÉACTION ÉTRANGÈRE.

Mouvement cisrhénan recueille l'adhésion de la majorité des républicains, à Trèves, à Aix les partisans de l'annexion pure et simple à la France dominent. Et cette thèse finit par triompher. Goerres même s'y rallie, déclarant que le Rhin est la frontière naturelle de la France.

La Rhénanie formera donc désormais quatre départements français : Roer, Rhin-et-Moselle, Sarre, Mont-Tonnerre, et participera sous le régime préfectoral du Consulat et de l'Empire au bénéfice de nos conquêtes révolutionnaires.

Ancien conventionnel, Jean Bon Saint-André, préfet du Mont-Tonnerre, acquiert alors une popularité extraordinaire. Mort du typhus en 1813, il recevra — et après 1815 ! — de la Commission municipale de Mayence la concession à perpétuité du terrain où il repose.

Et le 25 février 1949 les autorités allemandes, politiques et religieuses, ont commémoré le 200e anniversaire de la naissance de ce franc-maçon qui fit régner la liberté des cultes dans son département rhénan et fut auprès du gouvernement central le porte-parole de ses administrés.

1848, L'ANNÉE DES DUPES

Dans l'intervalle ces libertés qu'ils doivent à la Révolution française constituent pour les Rhénans « le droit rhénan », qu'ils ne manquent pas d'invoquer contre la Prusse après 1815. En 1833, dans sa brochure *Prusse et France*, Hansemann, un des chefs libéraux, oppose avec nostalgie l'autoritarisme prussien au libéralisme du temps français. Bon gré, mal gré, la Prusse doit composer et maintenir le Code civil.

AYANT PROCLAMÉ LA RÉPUBLIQUE A LORRACH, STRUVE MARCHE SUR FRIBOURG. IL SERA BATTU, EMPRISONNÉ ET, FINALEMENT, FUIRA AUX U. S. A.

Parmi les Etats vassaux de l'Empire napoléonien l'influence française se révèle naturellement moindre qu'en Rhénanie annexée, mais cependant une bourgeoisie éclairée y prospère. A l'Université de Fribourg le professeur Rotteck, historien de la Révolution, ami de B. Constant et de La Fayette, continue et dépasse Posselt. A sa mort le parti libéral est puissant. Il réclame à Offenbourg, le 12 septembre 1847, l'instauration du suffrage universel, la création d'une milice du type de la Garde nationale française et l'application de réformes sociales inspirées du socialisme français.

Le grand-duché de Bade est en pleine effervescence quand surgit la révolution parisienne de février 1848 ; celle-ci porte la crise à son paroxysme. Avant même qu'éclatent les insurrections de Vienne, le 14 mars, et de Berlin, le 18, le grand-duc Léopold capitule à Karlsruhe le 2 mars. Le pays de Bade est le premier Etat allemand démocratique et parlementaire. Révolution politique... Révolution sociale aussi. Les paysans de la Forêt-Noire, de l'Odenwald, comme ceux de France lors de la grande peur de « 89 », se soulèvent et imposent au souverain l'abolition des derniers droits féodaux.

Désireux de créer une Allemagne démocratique mais unitaire, les éléments les plus avancés du parti libéral, les « radicaux », montrent à ce moment que des Allemands peuvent à l'occasion savoir risquer leur vie pour la république !

L'avocat de Mannheim, Hecker, est l'auteur de l'insurrection d'avril, laquelle proclamera à Constance une république allemande, écrasée au bout de quelques jours. Plus éphémère encore celle du journaliste Struve, en septembre, à Lörrach... Car les foules n'ont pas suivi, croyant que l'unité de l'Allemagne et l'avènement de la démocratie seraient l'aboutissement logique des travaux de ce parlement de Francfort dont l'histoire a souligné depuis les défaillances et la responsabilité.

Toutefois, quand en 1849 ce parlement se montre incapable de réaliser leurs espérances, quand les Prussiens conduits par le futur Guillaume Ier prétendent étouffer la démocratie en Bade et en Palatinat, on assiste à une brusque levée des masses...

Spectacle unique dans l'histoire allemande, l'armée régulière passe à la révolution et résiste plus d'un mois à des forces bien supérieures.

Symbole d'une volonté tenace, alors que le pays est tout entier conquis (11 juillet) par les Prussiens, dans Rastatt, la vieille forteresse fédérale, une poignée d'hommes tiennent ferme jusqu'à ce que le manque de vivres et de munitions les contraigne à capituler, le 23 juillet. Les pelotons d'exécution alors fonctionnent et le grand-duché entre dans le sillage de la Prusse tandis que les mères badoises chanteront longtemps cette berceuse à leurs petits :

Dors, mon enfant, dors !
Le Prussien passe devant la porte.
Dieu seul sait combien de temps
Il passera encore avant que la liberté ne nous revienne.

Mais là où est ton père, mon petit,
Il y aura place aussi pour bien des Prussiens.
Crie, mon enfant, crie !
Devant la porte le Prussien a été abattu !

Mais que pouvait une berceuse alors que quatre-vingt mille Badois s'exilaient volontairement et que Bismarck était appelé au pouvoir ?

(Collection des estampes de la Bibliothèque Nationale.)

TRENTE EXPOSITIONS FRANÇAISES ONT PARCOURU CINQUANTE VILLES D'ALLEMAGNE. CELLE-CI VIENT TOUT JUSTE D'ÊTRE INAUGURÉE.

Briser les chaînes de la jeunesse allemande

PAR R. SCHMITTLEIN

L'IDÉE de vouloir influencer le comportement d'un peuple en agissant sur son système d'éducation peut paraître de prime abord chimérique. C'est bien ainsi qu'elle fut jugée d'ailleurs lorsque, après la première guerre mondiale, quelques voix anglo-saxonnes tentèrent de convaincre le monde de la nécessité de rééduquer le peuple allemand. Leurs voix se perdirent dans le désert. Cependant si, au lieu d'enchaîner l'Allemagne dans une trame de liens gênants, mais ténus, qu'elle fit sauter quand elle le voulut, on lui avait imposé un contrôle de son système éducatif, une réforme de ses écoles, de ses universités, et que l'on eût ouvert toutes grandes les portes et les fenêtres que sa xénophobie s'acharne à fermer, on eût probablement réussi à éviter le pire ; mais le monde jouait d'avance perdant.

Il n'est pas un démocrate, il n'est pas un chrétien non plus qui puisse, retournant à son profit la théorie hitlérienne, penser sérieusement que les Allemands sont en quelque sorte une race inférieure prédestinée au nationalisme, au militarisme, au totalitarisme. De même il est sans doute vain de parler des deux Allemagnes, de l'irrationalisme et du mysticisme de l'âme allemande, du fond primitif germanique qui sommeille en tout Allemand. Ce sont là des mots et non des explications : l'homme est le produit du milieu où il évolue.

C'est ainsi que, le mythe de l'unité de l'Allemagne ayant été le fait — outre Bismarck, qui l'accomplit en réalité « par le fer et par le sang » pour le seul profit de la Prusse — des écrivains romantiques dits patriotes du début du XIXe siècle, ce fut la pensée romantique qui, par l'intermédiaire des universités et de la petite bourgeoisie, a pénétré peu à peu tous ses systèmes d'enseignement. Installée dans son unité comme dans un bien en soi dont elle aurait été longtemps privée par la jalousie de ses voisins, l'Allemagne reconstruit alors à posteriori l'histoire d'un Reich allemand qui n'avait jamais existé et auquel elle alla rechercher des ancêtres jusque chez les barbares de la forêt germanique. Les vertus dites héroïques, c'est-à-dire en réalité le culte de la violence et de la primitivité, furent de ce fait enseignées ces dernières années à l'égal d'une religion, l'antique esprit de clan et la discipline aveugle au chef sublimisés dans le culte du héros et du Führer, l'attrait morbide de la mort présenté comme le plus haut degré de la manifestation virile.

Malheureusement, prêchant sur ces thèmes échevelés une discipline de fer qui, par delà le Roi-Sergent, remonte à l'ordre teutonique, plaçant l'armée au centre de la nation, confondant les devoirs civiques avec le renoncement religieux et le sacrifice militaire, l'enseignement allemand avait aussi fait de l'école une immense caserne. Pas de formation de l'esprit critique, peu de formation du jugement, des humanités classiques où, à travers Tite-Live, on redécouvre Treitschke, mais où aussi derrière Rome c'était bel et bien un monumental Berlin qui se profilait !

Libérer la jeunesse allemande de ce carcan de disciplines qui tue son jugement, de ces cauchemars wagnériens qui empoisonnent son imagination, lui faire comprendre que le nationalisme lui a été imposé artificiellement par la conjonction des écrivains romantiques et des militaires prussiens, lui montrer que cette philosophie du « surhomme » et ce culte des vertus héroïques ne peuvent conduire qu'à la catastrophe et ne sont donc qu'une philosophie du pessimisme dont sortent nécessairement le totalitarisme et la dictature, voilà les premiers points de l'éducation à recommander aux jeunes Allemands. Leur montrer en face de cette philosophie sinistre l'optimisme de l'humanisme essentiellement fondé sur la croyance dans le progrès du genre humain et la perfectibilité de l'homme ; reconnaître que la démocratie, au delà d'une forme politique de gouvernement, c'est une attitude de vue qui suppose chez l'être humain du jugement, de l'esprit critique, du courage civique, du caractère, l'amour de la liberté et l'esprit de tolérance, ainsi que la passion de la justice, voilà les points positifs d'une rééducation.

Ce n'est pas dans la jeunesse allemande que l'on trouvera de l'opposition à ce programme, mais bien chez ceux qui, ayant reçu normalement pour tâche de former des hommes et des citoyens, préfèrent former des sujets et des soldats. La mission des Alliés devait donc consister essentiellement à former des jeunes éducateurs qui, immunisés contre le danger nationaliste, seraient à leur tour les apôtres d'une civilisation amoureuse et respectueuse de l'homme. Or il semble que la génération montante renoue déjà avec joie les traditions anciennes, car ce serait faire une grave injustice à l'Allemagne que de vouloir ignorer les âpres combats soutenus à certains moments par le peuple allemand pour sa liberté avant de s'abandonner à l'extraordinaire renoncement qui le caractérise à cet égard depuis un siècle. Il est vrai que l'armée prussienne était passée par là...

Aujourd'hui où, parmi les souffrances, se fait l'enfantement de l'Europe, il ne peut nous être indifférent de savoir si cette Europe sera ou non démocratique. Or elle sera démocratique ou totalitaire selon que l'Allemagne de demain sera l'un ou l'autre. Ce sont là des évidences auxquelles on n'a pas le droit de se refuser. Quel gouvernement assumerait donc la responsabilité de permettre que le national-socialisme réalisât grâce à la paix ce qu'il n'a pu faire malgré les victoires de Hitler ?

Quoi qu'il en soit, l'effort de rééducation tenté dans notre zone ne doit donc point être jugé comme une action coercitive, mais au contraire comme une action fraternelle, profondément humaine. En 1848 les ouvriers allemands de Paris présentaient à l'Hôtel de Ville les drapeaux des Républiques française et allemande entrelacés. Rien ne fait mieux comprendre que ce geste, aujourd'hui encore impossible, l'incroyable retour en arrière que le romantisme et le nationalisme allemands conjugués ont fait subir à la cause de l'Europe et de l'entente des peuples. Seules les nouvelles générations d'aujourd'hui et de demain seront capables de le renouveler. La jeunesse allemande a droit à sa liberté, ceux qui la menacent ne sont point chez nous.

NOUS AVONS INSTALLÉ DANS TOUTE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE DE NOMBREUX CENTRES D'INFORMATION OU NOTRE INFLUENCE EST SOUVENT EFFICACE.

SANS ARMES NI ARMURES

AU SERVICE DE LA PENSÉE

PAR ALFRED SILBERT

VÉRITÉ en deçà des Pyrénées, erreur au delà... Le mot ne date pas d'aujourd'hui. Pourtant le sage Clermontois qui l'a prononcé n'avait prévu ni les objurgations passionnées de certains doctrinaires, ni ce qu'on a appelé depuis le « viol des foules » par la propagande politique, ni les rigueurs exaspérées d'un régime policier... Ainsi ce qui n'était qu'une boutade d'un humaniste du XVII[e] siècle était devenu une parfaite vérité lorsqu'en 1945 nos troupes, ayant franchi non pas les Pyrénées mais le Rhin, se retrouvèrent l'arme au pied dans un pays qu'en réalité elles venaient bel et bien de libérer !

Donc la plus rude tâche qui nous attendait alors peut-être était celle de décrasser littéralement des cerveaux. Encore importait-il de savoir par où commencer, d'autant qu'il ne pouvait être question naturellement de suivre la même politique à l'égard soit de la grande masse du peuple allemand, soit de toute cette jeunesse d'après guerre dont la sensibilité frémissante exigeait le concours et presque le secours de notre spiritualité agissante.

RETOUR A UNE INFORMATION LIBRE

Or, dans le premier cas, nous allions nous heurter à un obstacle assez imprévu. C'est que les artifices de Goebbels allaient jouer, si j'ose dire, à rebours. Car, à force d'avoir été trompés, les Allemands enfin éclairés par leur défaite avaient tout de même fini par se ceindre d'une méfiance... qui se retournait maintenant contre nous !

A vrai dire le régime de la presse tel qu'il fut inauguré en 1945 — contrôle de la répartition du papier, autorisation préalable, censure à priori des articles — était sans doute sévère, mais, comme tant d'autres choses en Allemagne, il devait être progressivement adouci. Néanmoins ce régime a eu son utilité, et notamment en contribuant à habituer le public allemand, jadis lecteur d'une unique presse d'informations générales ou locales, à déchiffrer une presse d'opinions qui lui était jusqu'alors totalement étrangère. De plus le résultat pratique de notre action a été que le rayonnement des journaux ou revues de notre zone s'est affirmé au point que des publications, quotidiennes ou non, comme l'*Allgemeine Zeitung* de Mayence, ou la *Badische Zeitung* ou encore le *Rheinische Merkur* ou *Die Gegenwart* peuvent justement prétendre peser désormais d'un poids certain sur l'opinion publique allemande tout entière.

Parallèlement le développement d'une importante presse technique, l'entrée en fonctions d'une agence d'informations, l'agence Sudena, l'édition en langue allemande de nombreux ouvrages français sinon l'importation directe de ces ouvrages, toutes ces initiatives ont agi dans le même sens.

RÉFORMES SUR RÉFORMES

Sensible déjà sur le terrain de l'information écrite, l'influence française en Allemagne s'est non moins affirmée dans le domaine de l'information parlée. Là nos services à leur arrivée ne rencontrèrent que le néant. Calcul stratégique ou économies mesquines, on ne sait, toujours est-il que les grandes stations émettrices de la Reichsrundfunk se trouvaient avant la guerre loin à l'intérieur du pays.

Je ne referai pas l'histoire du Südwestfunk. Mais ce que je puis souligner c'est que ce réseau allemand que nous avons alors créé de toutes pièces, dont nous avons installé les premiers studios dans des hôtels, une caserne, un café, une banque, partout enfin où il était possible de loger du matériel spécialisé et du personnel... qui ne l'était pas toujours — c'est que ce réseau, dis-je, semble avoir parfaitement réussi sa tâche.

Mais ce qui constitue aujourd'hui son originalité la plus grande et en fait même une organisation sans doute unique au monde, c'est une disposition de ses nouveaux statuts prévoyant qu'au sein de son conseil devront prendre place à titre consultatif douze hautes personnalités du monde intellectuel et artistique, dont six *obligatoirement* étrangères.

Dans une Allemagne que continue à hanter parfois le spectre du nationalisme marquons ici un bon point en faveur de cette initiative à laquelle nous n'aurons été vraiment pour rien, hors naturellement notre propre exemple. Il est vrai que nous sommes à Baden-Baden à deux pas de Strasbourg, future capitale de l'Union européenne, et aussi que, par la vallée du Rhin, les émissions du Südwestfunk rayonnent *de facto* sur cinq autres contrées.

C'est en enchaînant sur cette note optimiste que je voudrais maintenant aborder le problème de la jeunesse allemande. Ici, pour parler le langage administratif de ce qui fut notre gouvernement militaire, nous quittons le domaine de la Division de l'information pour aborder celui de la Division de l'éducation publique, laquelle a eu pour débuter un excellent auxiliaire dans l'excès des difficultés et des souffrances où se débattait après la capitulation le peuple allemand tout entier, lui-même et ses enfants par conséquent.

Officiers ou soldats, à peine adolescents, sitôt démobilisés ; étudiants ou étudiantes des universités; garçonnets ou fillettes à l'école; il semblait qu'une effroyable rafale venait de passer sur tous ces millions de jeunes êtres : d'un seul coup tout ce qu'on avait inculqué et appris, toutes les doctrines que leurs maîtres leur avaient célébrées et prônées, tous les hommes auxquels s'adressait leur candide admiration, tout ce cadre normal de leurs existences, tout le petit univers en un mot venait d'être balayé et s'écroulait sur eux-mêmes dans le chaos général.

Pourtant nos premiers actes n'allaient pas être empreints d'une particulière douceur puisque nous dûmes inévitablement commencer par faire passer au pilon des tonnes entières de publications infectées d'esprit nazi. De même, appelons les choses par leur nom, tant envers des traditions lointaines des *Länder* composant notre zone qu'à l'égard des règlements imposés par les autorités hitlériennes, ce fut une véritable et audacieuse petite révolution des habitudes et des mœurs à laquelle il nous a fallu ensuite procéder : application à tous les degrés de l'enseignement du principe — qui nous semble pourtant si évident en France — de la sélection par le mérite ; création de *Lehrerseminare*, ou écoles normales destinées à former dans le cadre salutaire, mais qui parut exorbitant, de l'internat d'indispensables nouveaux instituteurs ; réforme de l'*Abitur*, ou baccalauréat, avec notamment mise en vigueur du régime infiniment plus démocratique de l'anonymat ; introduction dans les universités d'une année propédeutique ou de formation générale ; mise en place un peu partout de plus de deux cent cinquante assistants ou lecteurs français destinés à enseigner notre langue et notre culture; ouverture d'un Institut français à Fribourg avec filiales à Mayence, Tübingen et Trèves ; remise en action des universités populaires et de l'enseignement technique, pratiquement abandonné du fait des circonstances de la guerre, telles sont quelques-unes des principales réformes ou innovations que nous avons poursuivies dans notre zone, en même temps que nous y lancions dans la circulation plus de douze millions de manuels scolaires revisés par nos soins.

Ne nous y trompons pas, s'il n'est pas possible de parler véritablement de

CI-CONTRE A DROITE, EN HAUT : C'EST EN EFFET A TENINGEN QUE SE TROUVENT NOS STUDIOS ACTUELS, EN ATTENDANT L'ÉDIFICATION DÉFINITIVE D'UN CENTRE PLUS IMPORTANT A REMAGEN, SUR LES BORDS DU RHIN. — EN DESSOUS : LA PLUPART DES MOUVEMENTS DE JEUNESSE ONT ÉTÉ AUTORISÉS A SE RECONSTITUER ET ONT REPRIS LEUR ACTIVITÉ NORMALE. QUELQUES BOY-SCOUTS — QUI NE SONT PEUT-ÊTRE PAS TOUS UNIQUEMENT DES « PFADFINDER » ALLEMANDS — ONT RÉOCCUPÉ CETTE AGRÉABLE AUBERGE.

LE « SÜDWESTFUNK », ON LE VOIT CI-DESSUS ET A DROITE, DISPOSE D'UN MATÉRIEL PERFECTIONNÉ ET ENREGISTRE SUR MAGNÉTOPHONES. AVEC SES 133 HEURES D'ÉMISSION PAR SEMAINE ET SES 640.000 AUDITEURS, IL A PRIS UN GROS ESSOR. — A DROITE, L'ORCHESTRE UN SOIR DE GALA.

résistance passive dans un domaine d'une portée aussi lointaine que celui de l'éducation de la jeunesse, ne croyons pas que tous ces bouleversements qui lésaient tant d'intérêts matériels ou moraux, civils ou religieux aient été toujours acceptés de bon cœur par les *Länder*, qui au contraire firent à plusieurs reprises la sourde oreille à nos suggestions.

MODERNISME CONTRE CONFORMISME

C'est pourquoi on peut se demander comment évoluera dans le futur le sort de l'Université de Mayence. Il s'agit ici, si j'ose dire, de l'enfant chéri de l'occupation française. En effet notre zone ne possédant à notre arrivée que deux universités devenues insuffisantes eu égard à ce phénomène important :

l'augmentation générale de la population scolaire, Tübingen et Fribourg, le gouvernement militaire avait pris la décision de rouvrir l'antique Université de Mayence, datant de 1477, mais close par les Prussiens en 1814 alors que disparaissait le département français du Mont-Tonnerre. Or cette initiative, à proprement parler prorhénane, devait aussitôt obtenir un succès considérable... en même temps que susciter les jalousies d'autres villes universitaires traditionnelles voisines, Heidelberg, Francfort ou Bonn.

Comme il en a été exactement de même pour deux autres parmi les plus originales de nos innovations, la création de l'Institut supérieur d'interprètes de Germersheim, à la large culture internationale, et celle de l'Ecole supérieure d'administration de Spire, calquée un peu sur le modèle de notre école nationale de Paris, ce n'est donc pas sans fondements, je le répète, que j'ai posé ce point d'interrogation.

« ALLONS AU DEVANT DE LA VIE... »
« AUF DER LÜNEBURGER HEIDE... »

Quoi qu'il en soit, la vie moderne nous a habitués à ce que la formation des élites ne se déroule plus que pour partie sur les bancs des écoles ou des universités, mais aussi dans les salles de spectacles, sur les stades, les grands-routes, dans les forêts.

Bien entendu il ne pouvait pas être question pour nos services de sembler seulement intervenir dans la reconstitution des groupements de jeunes qui avaient existé autrefois, sinon, naturellement, pour les autoriser après coup. Sans vouloir dresser une nomenclature, disons donc simplement que jeunes catholiques et protestants, « Faucons » rouges socialistes, communistes de la *Freie Jugend*, scouts ou ajistes ont retrouvé aujourd'hui, et leurs revues ou journaux, et leur place au soleil. Sur quoi leur premier soin a été

CI-DESSUS : DES OPÉRATEURS ALLEMANDS EN ACTION SUR LE TOIT DE LEUR CAR QUI S'ORNE D'UNE INSCRIPTION DANS LES QUATRE LANGUES OFFICIELLES DE L'ALLEMAGNE. — À GAUCHE : LE PROGRAMME DE CETTE SOCIÉTÉ DE DISTRIBUTION DE FILMS ATTESTE LE GRAND SUCCÈS DE NOTRE PRODUCTION.

non seulement de prendre langue avec les mouvements des autres nations correspondant aux leurs, mais encore de s'ingénier à multiplier des contacts dont la jeune Allemagne, privée depuis bientôt vingt ans de vrais regards sur l'extérieur, a une soif extraordinaire.

C'est ainsi que notre zone est un des endroits du monde les plus internationaux qui soient. Chaque année, depuis trois ans, y affluent soit pour des stages dans les universités, soit pour des « rencontres » organisées, tantôt de sérieux détachements de jeunes Français — ce sont les plus nombreux — tantôt beaucoup d'étrangers : Tübingen, le « Titisee », Spire, Kniebis, Saint-Goar, Ueberlingen, Ludwigshafen, je cite au hasard, sont ainsi devenus par-dessus les frontières des lieux d'élection où s'ébauchent des amitiés et des projets d'avenir. En contre-partie bien des étudiants d'outre-Rhin ont été déjà à titre d'échanges officiels également accueillis en France.

MAIS DEMAIN ?

J'approche de ma conclusion. Certes, nous avons eu raison de faire crédit à la jeunesse allemande. Elle le mérite parce qu'elle est jeunesse d'abord et qu'en cette qualité — à moins d'être racistes, mais nous ne le sommes pas ! — elle ne supporte le poids d'aucune responsabilité dans les événements qui ont agi sur sa formation. Malheureusement pour réaliser le programme que nous nous étions tracé à son égard il nous aurait fallu beaucoup de temps, des années certainement. Les circonstances en ont décidé autrement !

Or derrière cette jeunesse, et faute de la génération intermédiaire engloutie devant Stalingrad ou Cassino, se profile de nouveau l'ombre de la vieille administration formée aux disciplines wilhelminiennes et pangermanistes, sinon pires. Déjà les journalistes allemands initiés à nos méthodes redoutent que bientôt les *Länder* ne tentent par une série de lois réactionnaires de rétablir leur contrôle sur la presse. Et j'ai tout à l'heure également fait allusion à la mauvaise humeur avec laquelle certains milieux avaient accueilli les plus pénétrantes de nos réformes.

Plus que tout autre témoignage, l'attitude du futur gouvernement allemand envers la jeune élite que nous avons contribué à éduquer sera donc révélatrice de ses véritables tendances, de ses méthodes et de ses buts lointains...

CI-DESSOUS, L'UNIVERSITÉ DE MAYENCE GROUPE 6.105 ÉTUDIANTS. ELLE EST INSTALLÉE DANS UNE ANCIENNE CASERNE DE D. C. A. DONT SUBSISTE LA TOUR DE GUET. CELLE DE TÜBINGEN, PLUS BAS, COMPTE 4.260 ÉTUDIANTS, FRIBOURG 3.385.

IL EST D'AUTANT PLUS AGRÉABLE DE SOULIGNER LA CORDIALITÉ DU RECTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE MAYENCE QU'IL Y EUT UN TEMPS OU CERTAINS PROFESSEURS ASSISTAIENT A D'AUTRES CÉRÉMONIES...

« Nuremberg est un jugement vicié », est-il écrit ici. Il fut un temps ou l'Allemand parlait de « diktat ». On sait ou cela l'a conduit

NE POUVANT FAIRE QUE CE QUI EST FORT SOIT JUSTE, NOUS AVONS FAIT...

... QUE CE QUI EST JUSTE SOIT FORT

PASCAL

Au cours de leur campagne victorieuse du début de 1945 les armées françaises, dans la nécessité d'assurer l'ordre derrière elles et de pourvoir à leurs besoins, essaimèrent des détachements chargés de l'administration des territoires occupés. Mais l'effondrement qui consacrait la disparition du régime national-socialiste ainsi que celle, momentanée, de l'Allemagne comme nation, impliqua pour les Alliés l'obligation de prendre en main toutes les responsabilités et tous les pouvoirs incombant au gouvernement allemand.

Notre gouvernement militaire se trouvait ainsi devant une situation extrêmement complexe: le pays était profondément bouleversé par des destructions considérables ; de vastes transfèrements de populations avaient eu lieu, introduisant en Allemagne d'innombrables ressortissants des Nations Unies et provoquant des mouvements intérieurs de réfugiés non moins importants ; le désarroi intellectuel et moral des habitants se manifestait dans tous les domaines ; les services publics étaient entièrement désorganisés.

A ces difficultés générales s'ajoutait celle due à la configuration de notre zone : deux triangles opposés par le sommet, mais séparés par la zone américaine, la zone française étant privée des capitales traditionnelles des pays la composant, puisque Carlsruhe, Stuttgart et Cologne n'étaient point occupés par nous.

COUP D'ŒIL SUR NOTRE ORGANISATION

Telles sont les conditions dans lesquelles notre implantation en Allemagne débuta. Le gouvernement militaire succédait lui-même au 5e Bureau de l'état-major de la Ire Armée française. A sa tête, en même temps qu'à celle

LA PREMIÈRE FOIS QUE LES ALLEMANDS SONT ALLÉS VOTER CE FUT UN VÉRITABLE ÉVÉNEMENT. DEPUIS, ENTRE LES PARTIS QUI SE DISPUTENT LEURS SUFFRAGES, LES ÉLECTEURS ONT APPRIS A CHOISIR, ET PERSONNE N'IGNORE PLUS RIEN DE LA C. D. U., DU S. P. D., DU L. D. P. ET DU K. P. D.

de l'armée d'occupation, le commandant en chef français en Allemagne avait donc la double mission de représenter la France auprès de nos trois alliés et en face de l'Allemagne vaincue. Pendant un temps assez long il allait d'ailleurs être assisté, pour partie de ses obligations, par un administrateur général.

Cet administrateur général était M. Lafon, à qui incombait la charge de l'administration — évidemment — du contrôle de la zone et du maintien de l'ordre, ce qui lui valait le droit de réquisition. En fait il incarnait le pouvoir civil, à cela près que ses services portaient le titre de gouvernement militaire et que ses agents et lui-même étaient en uniforme, en vertu de l' « assimilation » des fonctionnaires civils aux officiers.

Constituant l'échelon central de ce gouvernement militaire, deux directions générales, regroupant autour d'elles un certain nombre de directions, se partagèrent aussitôt la besogne. Leurs dénominations suffisent à préciser leur tâche: affaires administratives d'une part, économie et finances de l'autre.

Pourtant à côté de ces deux directions générales deux directions autonomes furent chargées, celle de la Justice, de juger les ressortissants alliés, de rechercher et punir les criminels de guerre et d'assurer le contrôle des nouvelles juridictions allemandes ; celle de la Sûreté, d'exercer dans notre zone son action traditionnelle et de remettre en place des éléments locaux de police allemande.

Voilà pour Baden-Baden. Mais dans les *Länder* — ou anciens Etats allemands — des délégations régionales et locales furent également articulées sur le modèle de l'administration centrale. Par contre leur compétence territoriale allait être adaptée à l'organisation administrative locale. C'est ainsi que cinq délégations supérieures furent d'abord créées : Bade, Wurtemberg, Palatinat, Hesse-Rhénane, Hesse-Nassau, quoique les circonstances nous imposeront bientôt de fusionner les deux derniers *Länder* en un seul, dit alors Rhéno-Palatin. De même la Sarre sera plus tard rattachée économiquement à la France.

Quant aux circonscriptions locales, sept délégations de district dans les *Länder* où il existait des *Regierungsbezirke* (trois en Rhénanie-Nassau, une en Palatinat, trois en Bade) et quatre-vingt-neuf délégations de cercle (vingt-cinq en Rhénanie-Nassau, huit en Sarre, dix-sept en Hesse-Palatinat, dix-huit en Wurtemberg et vingt et une en Bade) prolongeront jusqu'au fond des campagnes l'action de nos administrateurs.

Ainsi réalisée, l'implantation de nos services constituait un ensemble solide et compact. Par la suite, au fur et à mesure que des pouvoirs plus étendus étaient restitués aux autorités allemandes, il devint néanmoins possible de l'alléger, d'abord par des réductions d'effectifs, puis par une importante réforme effectuée le 1er avril 1948. A cette date le poste d'administrateur

DOTÉES D'UN MÉTIER, CES « PERSONNES DÉPLACÉES » SE RECLASSERONT-ELLES ?

« Notre unité, notre force ! » Les syndicats allemands renaissent.

général ainsi que les directions générales furent supprimés. Les directions, réduites en nombre, furent placées sous l'autorité directe du commandant en chef, qui s'était par contre entouré d'un secrétaire général et de quatre conseillers, politique, administratif, économique et financier.

Telle est en définitive l'organisation qui avec le départ du général Kœnig disparaît à son tour aujourd'hui.

RETOUR A LA DÉMOCRATIE

A l'aube de notre occupation, je l'ai dit tout à l'heure, ce fut le gouvernement militaire qui avait animé tous les pouvoirs. En cette qualité c'est à lui qu'avait incombé la tâche — paradoxe peut-être, mais réalité en tout cas ! — de remettre en ordre les administrations et la vie publique allemandes. Cette tâche nous occasionna des devoirs de toutes natures, mais il faut particulièrement signaler certains d'entre eux du fait de leur caractère humain. En particulier les prisonniers de guerre, les déportés politiques et les déportés du travail durent être regroupés dans des camps, puis ramenés dans leur pays d'origine. Au début de 1947, 400.000 personnes, dont 175.000 Français, avaient été rapatriées. Il n'en demeure plus aujourd'hui dans la zone française que 20.000. Il s'agit de personnes déplacées qui, pour des raisons diverses, ne désirent pas rentrer dans leur pays d'origine.

Dans le même temps la lutte contre les maladies contagieuses était engagée sous la conduite des services de santé de l'armée et du gouvernement militaire, puis des administrations allemandes elles-mêmes. Le nombre de lits d'hôpital ou d'hospice atteignit en mois de deux ans le chiffre de 1939, et sans que cela nuise à l'état sanitaire de notre zone, qui demeura toujours satisfaisant ; des milliers d'enfants français déficients purent même, grâce à nos colonies sanitaires, recouvrer la santé.

Cependant le grand problème de l'heure demeurait, nous le savons, celui de la démocratisation politique de l'Allemagne. C'est à cette entreprise primordiale que s'est donc également attelé sans tarder le gouvernement militaire. Il allait y procéder en assurant aussitôt que possible l'épuration des hommes et des institutions : un grand nombre de fonctionnaires devaient être alors plus ou moins gravement sanctionnés et, en tout état de cause, écartés des emplois publics. Un nouveau statut de la fonction publique, différencié par *Land,* fut promulgué, les tribunaux administratifs, supprimés par Hitler, réorganisés pour garantir les droits des citoyens à l'égard de la puissance publique.

Peu à peu nous jetions aussi les bases de nouvelles lois politiques. Dès le mois de septembre 1945 était créé auprès de chaque bourgmestre un comité consultatif dans lequel siégèrent les représentants des diverses tendances d'opinions, religieuses et professionnelles. Peu après, les libertés publiques traditionnelles des Etats démocratiques, liberté d'association, de réunion, syndicale, sont rétablies, et les grands partis politiques peuvent dans ces conditions se former ou se reconstituer. De telle façon que le 15 septembre 1946 chaque commune était dotée d'un conseil municipal et d'un maire élus — pour la première fois depuis Hitler — au suffrage universel.

Cette première assise de l'édifice démocratique ainsi posée, rien ne s'oppose plus dès lors à ce que la chaîne continue. Le 13 octobre 1946 ont lieu les élections des assemblées de cercles, lesquelles correspondent dans l'ensemble à nos conseils généraux. Le 17 novembre c'est le tour des assemblées consultatives de *Land,* qui ont pour mission principale de préparer des projets de constitution. Et le 4 décembre le commandant en chef n'hésite plus à définir les pouvoirs accordés aux gouvernements provisoires des trois *Länder.*

Ces gouvernements provisoires et les assemblées consultatives peuvent donc enfin élaborer les constitutions de *Land,* qui furent, le 18 mai, soumises à referendum. Ces constitutions, inspirées de celles des grands Etats démocratiques, consacrent les droits et les devoirs fondamentaux de l'individu tels qu'ils ont été définis par la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. Elles établissent, avec des modalités différentes selon les *Länder,* une organisation des pouvoirs publics fondée sur la souveraineté du peuple : le pouvoir législatif est exercé par une diète élue au suffrage universel et direct pour quatre ans, laquelle désigne elle-même le ministre-président. Ce dernier choisit ses ministres et doit pour gouverner être investi de la confiance de la diète.

Dotés désormais de l'appareil politique et des institutions publiques nécessaires au développement de la vie démocratique, les *Länder* se virent alors restituer par ordonnance du 9 juin 1947 une notable partie des pouvoirs jusqu'ici détenus par le gouvernement militaire.

On se souviendra que les dernières étapes de ce processus devaient être pour toute l'Allemagne occidentale l'adoption de la Constitution de Bonn et les élections du 14 août dernier.

Or la réforme des institutions demeurerait stérile, la chose a été justement assez dite, si elle ne s'accompagnait de la transformation des esprits. Soumise pendant quinze ans à la propagande de Goebbels et totalement coupée de contacts intellectuels avec le monde extérieur, l'Allemagne devait dans le même temps être ouverte aux grands mouvements d'idées des Etats démocratiques. C'est dire l'importance qui s'attachait à la création d'une presse et d'une radiodiffusion véritablement libres ainsi qu'aux efforts que nous avons poursuivis pour éduquer suivant nos disciplines intellectuelles une jeunesse avide de mieux connaître les données essentielles de notre civilisation.

Parallèlement le cinéma français, nos spectacles, nos tournées de conférences s'assuraient une place de premier plan non seulement dans cette zone, mais à travers toute l'Allemagne, y propageant nos idées, notre littérature, notre langue... celle-ci pourtant bannie des programmes nationaux-socialistes il n'y a pas si longtemps.

C'est pourquoi nos alliés et les Allemands eux-mêmes, qui à nos débuts ne nous ont pas ménagé leurs critiques, reconnaissent aujourd'hui la valeur de l'œuvre que nos fonctionnaires, souvent improvisés, ont accomplie.

Or cela est la tâche de demain du nouveau haut commissaire de France, M. François-Poncet.

Maurice Sabattier.

On suivra sur ces diverses photographies les phases successives de la difficile destruction d'une usine souterraine en Forêt Noire. Du bon travail, et fort bien fait !

DESARMEMENT

La ligne Siegfried a été déminée. Ses kilomètres de « dents de dragon » gisent a l'abandon.

C'EST NOTRE GÉNIE QUI AVAIT DU OBLIGATOIREMENT PROCÉDER AUX PREMIÈRES RECONSTRUCTIONS.

QUESTIONS ÉCONOMIQUES

AU RYTHME DE LA VIE

PAR R. DE BOYSSON

C'EST la loi de la vie qu'aussitôt les combats terminés il appartient aux guerriers de reprendre le soc de leurs charrues. Chacun panse comme il peut ses blessures, et le paradoxe est que ce soit souvent alors le vainqueur qui se trouve obligé de venir en aide au vaincu.

Le paradoxe une fois de plus a joué après cette dernière guerre. A l'issue d'une campagne sans merci qui l'avait laissée pantelante l'Allemagne eût été incapable non seulement de relever ses ruines, mais même de se subvenir immédiatement à elle-même sans le secours des Alliés. Ainsi en fut-il dans notre zone que dut contribuer à soutenir une France pourtant déjà exsangue elle-même après quatre années d'occupation. Inutile de souligner que dans ces conditions ce devoir ne fut pas des plus faciles à remplir. Mais nous nous en sommes tirés sans que la chose fût connue comme elle mériterait de l'être, plus qu'honorablement.

Les obstacles qui s'opposaient à une remise en route étaient multiples. A force d'ingéniosité on est parvenu à les surmonter.

PANORAMA DE LA ZONE FRANÇAISE

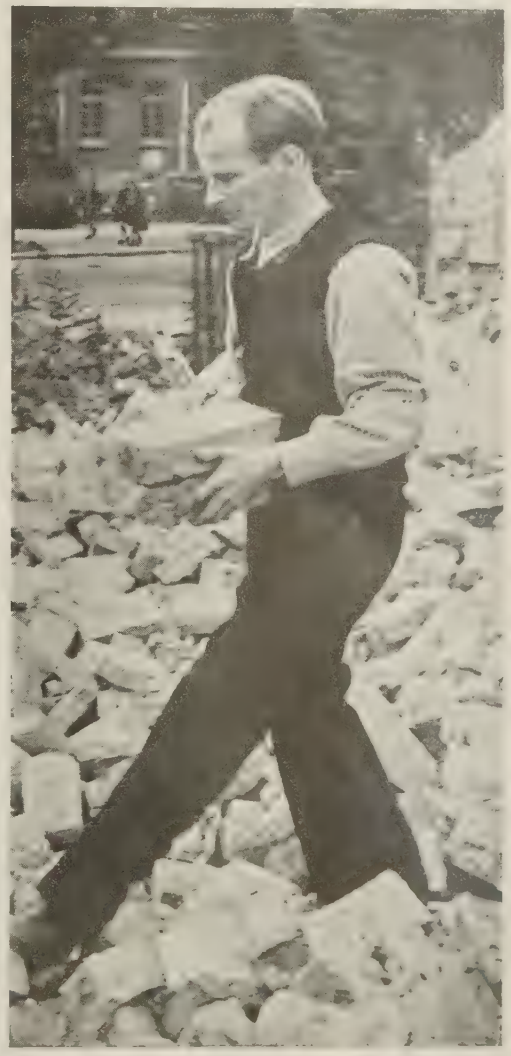
Ce n'est pas cependant que la géographie ou les conventions intervenues entre Alliés aient beaucoup simplifié notre tâche. La contexture de notre zone, pour un économiste, tient un peu de l'anormal à défaut du merveilleux. Disons-le tout net, la France s'est vu attribuer une zone parfaitement difforme, laquelle, contemplée par exemple d'un avion, ferait ressortir sur la carte un ensemble de deux vastes triangles de territoires situés, en gros, l'un sur la rive gauche du Rhin, l'autre sur la rive droite, et qui s'opposent par leurs sommets à hauteur même du fleuve un peu au septentrion de Strasbourg. Le profane parlerait d'un gigantesque « diabolo »...

De cette zone les limites sont des plus arbitraires, en ce sens qu'elles ne correspondent à aucune réalité politique soit passée soit présente. Les grandes capitales administratives : Cologne, Francfort, Karlsruhe et Stuttgart, en sont séparées. Avec une superficie de 40.000 kilomètres, soit 11 % de l'Allemagne, la zone française est en même temps d'un tiers plus grande que la Belgique, mais sa population, de 5 millions d'habitants (8 % de l'Allemagne), est d'un quart plus faible.

Economiquement parlant, mêmes difficultés, même diversités... Parcourons par exemple la portion nord de la zone. C'est celle qui s'étend sur la rive gauche du Rhin, avec toutefois l'addition d'un territoire qui, au delà de la fameuse « trouée Héroïque », pointe sur la rive droite du fleuve en direction de l'intérieur lointain de l'Allemagne. Cette contrée, nous la connaissons bien, c'est le vieux pays romantique chanté par Victor Hugo, celui des cathédrales romanes et des vieux burgs moyenageux ; c'est là que se trouvent les coteaux couverts de vignobles où mûrissent les crus fameux du Rhin et de la Moselle. Les hauteurs de l'Eifel et du Hunsrück sont couvertes de forêts giboyeuses rappelant les Ardennes toutes proches.

De ce pays l'industrie n'est cependant pas absente : le long du Rhin, à Ludwigshafen, se profilent les bâtiments et les cheminées des usines de la redoutable Badische Anilin ; celles-ci, berceau du grand trust de l'I. G. Farben, sont demeurées son centre principal de recherches et d'études. Véritable ville aux rues longues de plusieurs kilomètres, où l'on vous promènera en automobile, elles occupent normalement vingt mille personnes. Leur production va de leurs colorants originels à la laine artificielle, des matières plastiques aux engrais azotés, dont à elles seules elles produisent plus que toute la France !

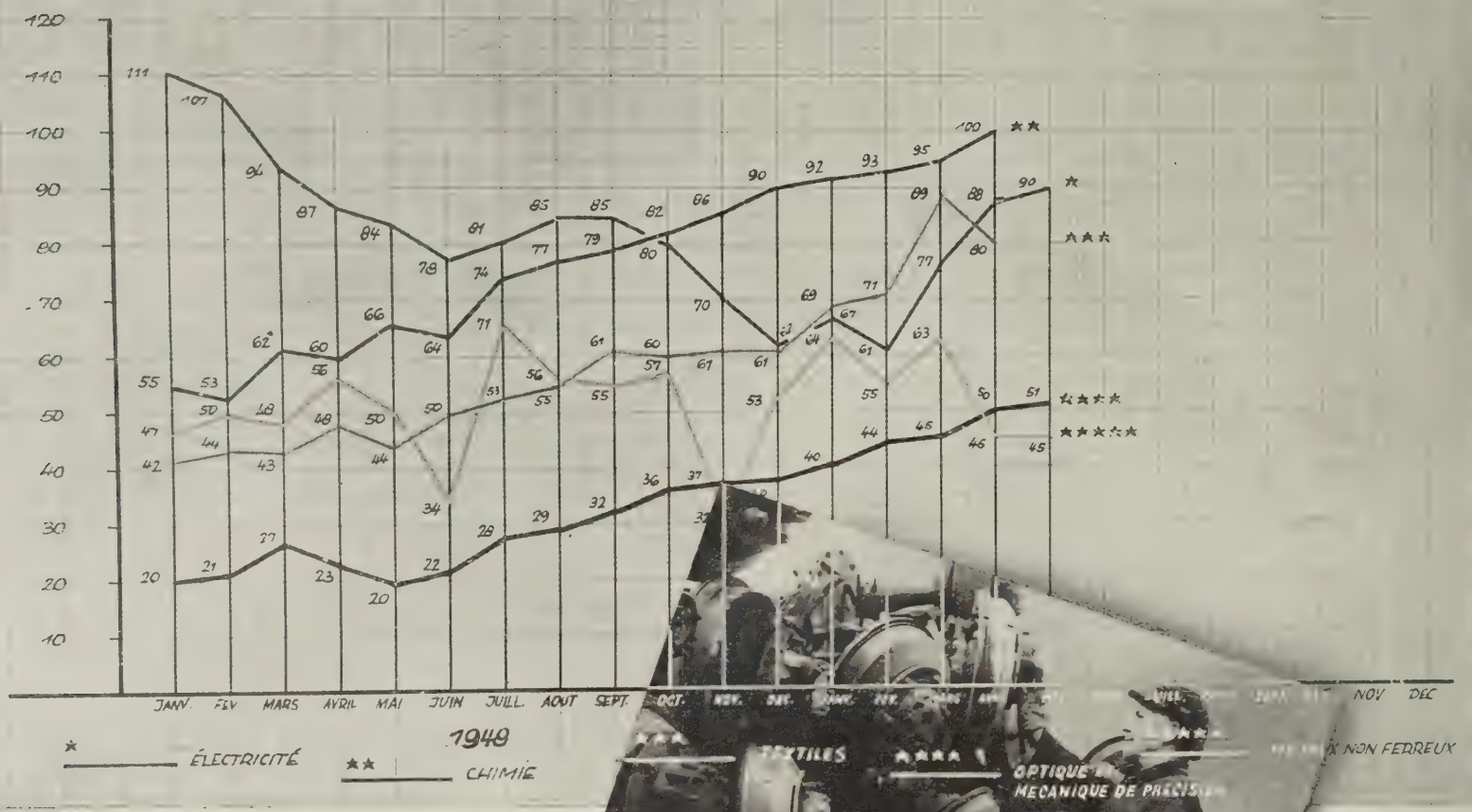
La reconversion de ces usines pose naturellement des problèmes infiniment complexes, d'autant qu'une décision des Alliés a prévu la dispersion du trust I. G. Farben. Les autorités françaises ont donc désigné à Ludwigshafen un séquestre. Mais sur les plans économique, commercial et même politique la solution à trouver soulève des questions difficiles qui dépassent le cadre de la zone et intéressent le monde entier...



INDICE PROVISOIRE DE LA PRODUCTION INDUSTRIELLE EN ZONE FRANÇAISE

1936-100

INDICE DE QUELQUES INDUSTRIES ESSENTIELLES

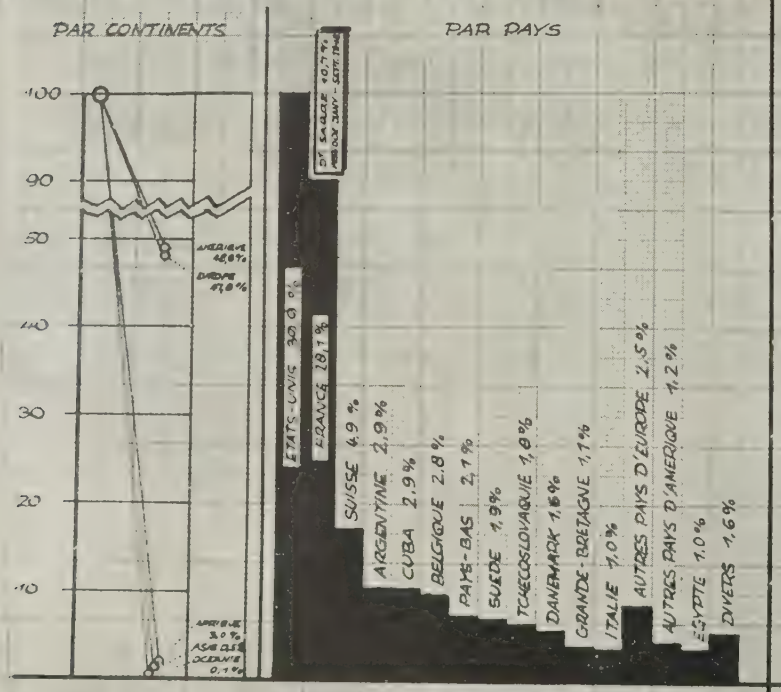


REBATIR UNE ECONOMIE ... NE S'IMPROVISE PAS

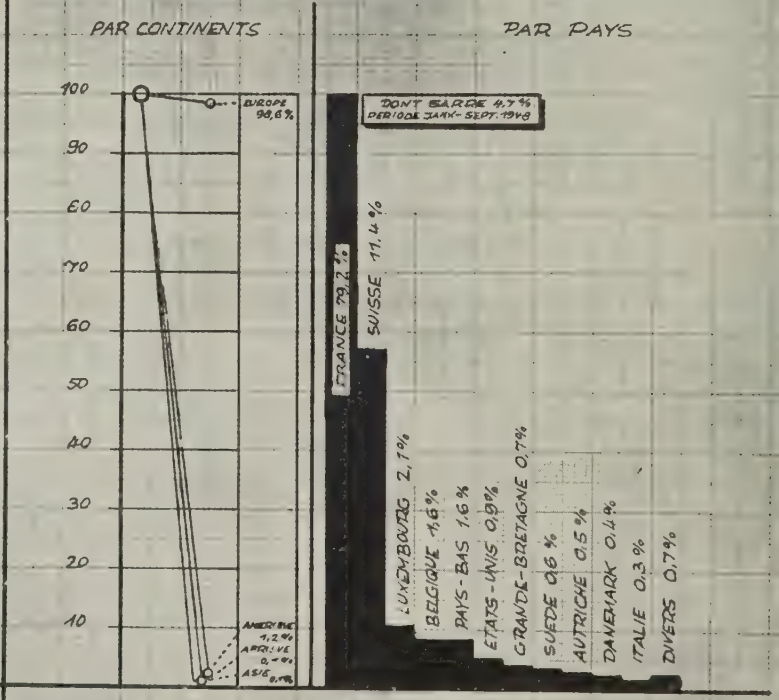
RELATIONS COMMERCIALES DE LA ZONE FRANÇAISE

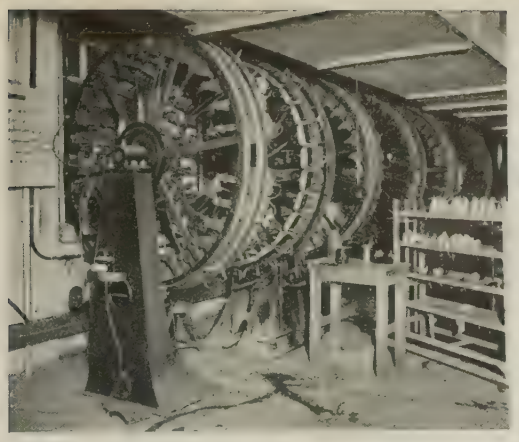
AOUT 1945 - SEPT. 1948

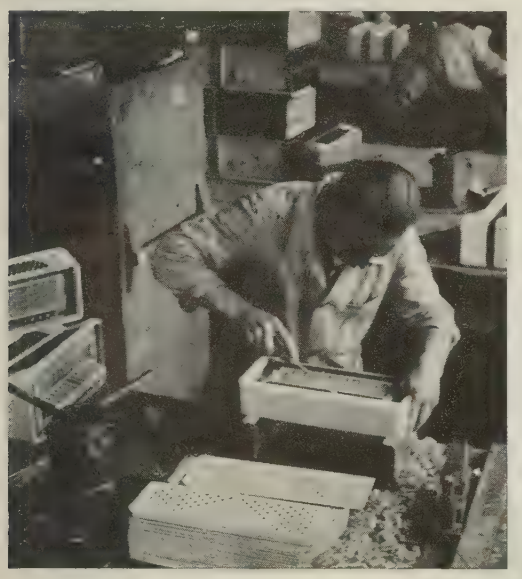
IMPORTATIONS



EXPORTATIONS







De haut en bas : les usines de Pirmasens ne fabriquent pas les chaussures a la chaine, mais, comme on le voit, a la roue. Au-dessous : cette filature parait en pleine activité, de même que la célèbre fabrique d'accordéons Hohner, de Trossingen, de réputation mondiale. Enfin la fabrication des agglomérés, dont la reconstruction a un urgent besoin, ne chome pas.

Dans cette même région les autres activités productrices sont beaucoup moins concentrées. Spire, Worms, antiques cités rhénanes, Pirmasens, curieusement perchée, sont les centres de la tannerie et de la chaussure, industries importantes puisque Pirmasens produit plus du tiers des chaussures de l'Allemagne. On trouve près de Neuwied des aciéries spécialisées dans les tôles pour boîtes de conserve, des tailleries de pierres précieuses à Idar-Oberstein et des cimenteries éparpillées un peu partout.

Mais une mention toute spéciale dans ce panorama doit être faite de l'industrie des réfractaires. Avant la guerre les deux principaux producteurs européens de ces matériaux si importants en chimie et en métallurgie étaient la Tchécoslovaquie et l'Allemagne, dont, précisément, les carrières se situent principalement en zone française. C'est dire que la carence de la Bohême, depuis la fin de la guerre, a brusquement donné à la zone une importance européenne, attestée par le fait que les réfractaires font l'objet, à Genève, d'une répartition internationale... Nos autorités ont donc dû non seulement remettre en route cette industrie, mais la développer !

Quant à la Sarre elle forme non loin d'ici un territoire à part avec ses 2.000 kilomètres carrés et ses 800.000 habitants, véritable Ruhr en miniature, qui a produit en 1938 14 millions de tonnes de houille et presque 2 millions et demi de tonnes d'acier. Ce pays est demeuré lié à la zone française jusqu'en novembre 1947, époque où, on le sait, il a été rattaché économiquement à la France. C'est que son gisement houiller est le même que celui de Lorraine et que sa métallurgie travaille le minerai lorrain... Malgré des dégâts importants causés aux installations de surface, dégâts dus à la guerre, nos techniciens ont obtenu un relèvement rapide de la production.

AU PAYS DES SOURCES ET DES COUCOUS

Mais il est temps de regagner maintenant la moitié méridionale de la zone française, laquelle comprend, face à notre Alsace, des portions du Bade et du Wurtemberg. Voici, au delà de la plaine rhénane avec ses riches cultures, la sombre Forêt-Noire et ses sommets arrondis dévalant, sur l'autre versant, vers les rivages du lac de Constance, par une succession de pays de vergers et de prairies coupés eux-mêmes de forêts de sapins sur leurs pentes les plus raides. Région idéale, magnifique à l'œil et où abondent les centres de tourisme, les établissements de cures d'air et les villes d'eau célèbres comme Baden-Baden, Wildbad ou Badenweiler, où en temps normal l'argent roule facilement.

Comme dans les Vosges françaises, l'industrie s'est installée dans les vallées; mais alors que dans nos montagnes résonne le battement des métiers à tisser, ceux-ci sont moins fréquents en Forêt-Noire.

Cette région est en revanche le centre principal de l'horlogerie allemande, industrie importante et prospère qui alimentait tout le Reich et exportait dans le monde entier ses réveils et ses coucous.

Quant à ces jeunes paysans musicomanes qui se promènent en bandes joyeuses, ils exercent leurs talents sur les accordéons et les harmonicas, dont les Allemands sont si friands et qui ont rendu universellement célèbre le nom de Höhner du petit village de Trossingen !

Cependant, par un nouveau contraste, à l'extrême sud de la Forêt-Noire, le long de la frontière helvétique, le Rhin, que nous retrouvons encore, fournit une puissance électrique importante, laquelle a donné naissance à une industrie électro-chimique quelque peu internationale étirée dans la vallée : usines à chlore, à carbure, à aluminium se succèdent en de gros bourgs ou de petites villes neuves, claires et propres comme Waldshut ou Rheinfelden.

Quant au fleuve lui-même, après Bâle, il obliquera brusquement vers le nord pour longer tout d'abord l'essentiel des régions que nous venons de survoler, les pénétrer et les traverser ensuite et continuer son chemin, bien au delà, vers la Ruhr et vers la mer. Depuis qu'il s'est largement étalé dans la plaine son cours a été rendu navigable, ses rives sont jalonnées de ports et son rôle de principale artère commerciale fluviale européenne est devenu pour notre zone absolument essentiel. Les chalands qui naviguent sur ses eaux sont les véhicules de la vie. Il n'est que de stationner quelques instants sur les quais de Bingen ou de Mayence pour s'en rendre compte.

ON ÉQUILIBRE...

D'après l'accord de Potsdam l'Allemagne devait être traitée comme un « tout » économique ; mais les quatre puissances occupantes n'ont jamais pu se mettre suffisamment d'accord, de telle façon que dès octobre 1945 le Conseil de contrôle de Berlin, sur initiative britannique, acceptait le principe de l'autonomie des quatre zones, quant à leur commerce extérieur, ce qui entraînait *ipso facto* pour chacune d'entre elles le contrôle du commerce interzones. En outre le commerce de l'Allemagne avec l'étranger devait être entièrement fait en dollars.

De ce jour la zone française était obligée de vivre sur elle-même ! Son état n'était pas particulièrement brillant, moins peut-être du fait des bombardements que de celui des destructions opérées par l'armée hitlérienne en retraite. En particulier, tous les réseaux de transports, voies ferrées, routes, voies navigables, étaient bien entendu hors d'usage ; c'est à peine si 10 % des lignes de chemins de fer pouvaient fonctionner. Ai-je besoin de dire que c'est à ce premier problème, ici comme en France même absolument vital, que nos techniciens, handicapés pourtant par la dispersion de tous les cadres allemands compétents de même que par le manque d'engins de levage ou de découpage, devaient surtout immédiatement s'attaquer.

Cette œuvre, au prix d'un effort tenace, a été poursuivie depuis quatre ans, mais aujourd'hui les 712 ponts de chemins de fer détruits sont de nouveau en service, certains à titre définitif, et le trafic ferroviaire représente 70 à 75 % de celui d'avant guerre. Quant au chenal du Rhin il a été au prix de travaux colossaux suffisamment déblayé, si bien que Strasbourg et Bâle ont pu recevoir chacun en 1948 3,5 millions de tonnes par chaland. Néanmoins, que les Allemands ne se le dissimulent pas, l'étendue des dégâts a été telle dans leur pays que la remise en état complète de leurs transports exigera encore plusieurs années...

Quoi qu'il en soit, pour vivre il faut d'abord manger. A cet égard notre zone nous donnait moins d'inquiétudes que les leurs, surpeuplées de réfugiés, n'en ont causé à nos Alliés. Tous ces pays que nous contrôlons, nous avons vu en les survolant qu'ils sont essentiellement agricoles. Ce fut ici une simple question d'engrais à fournir et de cheptel, comme partout, à reconstituer. Le rendement en céréales est aujourd'hui redevenu ce qu'il était avant la guerre.

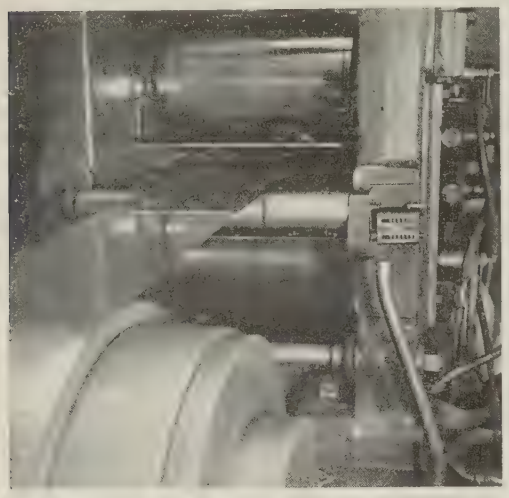
Par contre la question du commerce interzones et surtout celle du commerce avec l'étranger sont demeurées longtemps le gros souci de nos autorités d'occupation. D'abord parce que pour commercer il faut au préalable produire. Or c'est maintenant que la spécialisation en matière de polyculture de notre zone, si heureuse, nous venons de le voir, pour satisfaire aux estomacs des populations, se retourne contre nous. A vrai dire le manque de combustibles, d'énergie et de matières premières de la zone française n'ont pas permis à l'index de la production industrielle par rapport à 1936 d'y dépasser les coefficients 35 en 1946, 67 en 1948 et 70 seulement encore au début de 1949. Tels quels ces résultats lui ont pourtant permis, grâce à nos efforts et à de nombreux accords de « répartition » et surtout de « compensation » — un mot qui est maintenant entré dans la langue allemande avec un sens, il est vrai, un peu spécial — de commercer avec le reste du pays. Tant il est vrai qu'à parler de mêmes marks on parvient à s'entendre toujours, même lorsqu'un peu de contrebande, doit-on le dire, s'en mêle quelquefois.

En revanche pour commercer avec l'étranger c'était une autre affaire : ici il fallait des dollars pour payer les denrées alimentaires et les quelques matières premières indispensables. On se rappellera à ce sujet que les zones britannique et américaine ont rapidement présenté de ce fait des déficits considérables, au point que la Grande-Bretagne, ne pouvant supporter cette charge, a dû dès 1947 accepter la fusion de sa zone avec celle des Etats-Unis. Cependant nous autres Français avons tenu la gageure d'équilibrer tout de même le commerce extérieur de notre zone à la grande surprise des Anglo-Saxons, d'abord incrédules, mais qui durent finalement s'incliner devant les chiffres. Il nous fallut dans ce but faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et d'énergie, exporter d'un côté du vin du Rhin, du tabac, des horloges, du bois, des produits chimiques, limiter de l'autre férocement les importations et, avant sir Stafford Cripps, imposer à notre zone une politique d'aus-

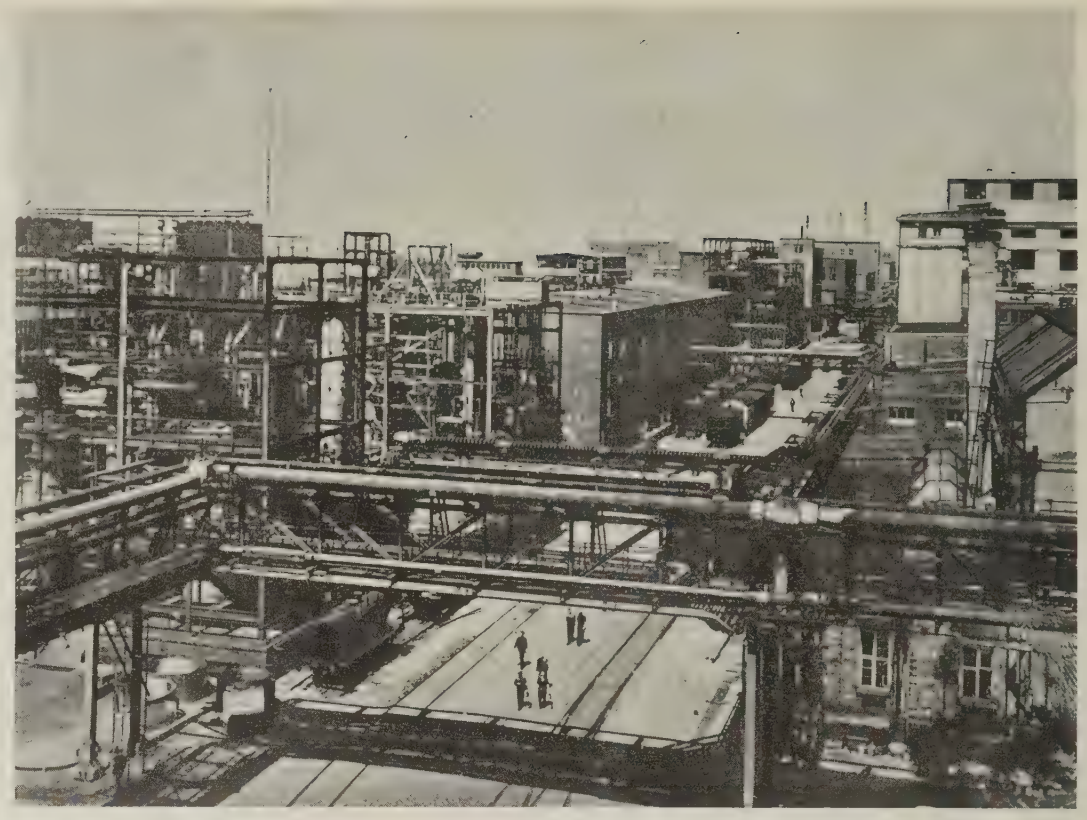
térité ; mais ce résultat remarquable, qui fit que la zone ne coûtait rien à la France, fut atteint et maintenu jusqu'en fin 1947 !

Néanmoins une pareille indépendance, une semblable position privilégiée étaient trop belles pour durer.

Je ne rappellerai donc pas davantage à cette place l'insistance avec laquelle depuis la création de leur bizone les Anglais et les Américains, désireux d'unifier définitivement l'Allemagne occidentale, nous pressaient de faire le sacrifice de joindre notre zone en parfait équilibre aux leurs. Au reste il est évident que l'aide Marshall allait intervenir pour changer du tout au tout la situation.



C'EST DE L'ALUMINIUM QUI PASSE SOUS CE LAMINOIR, ET VOICI, CI-DESSOUS, LE PRODUIT FINI.



CONTRASTE SAISISSANT DES COLOSSALES USINES DE PRODUITS CHIMIQUES DE LUDWIGSHAFEN ET DE CETTE PÉPINIÈRE D'ARBRES FRUITIERS DES ENVIRONS DE BUHL. NOUS SOMMES EN PAYS DE BADE !

NAISSANCE DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Le premier pas en ce sens a donc été fait en juin 1948 par la réforme monétaire et l'introduction simultanée du « Deutsche Mark » dans les trois zones occidentales. Comme on le sait, la réforme a consisté à annuler les dettes du Reich et à ramener à 10 % de leur valeur les créances et avoirs liquides, tout en maintenant sans changement les prix et les salaires. Cette opération à chaud était tellement brutale et socialement injuste qu'elle n'aurait jamais pu être ordonnée par un gouvernement allemand. Mais elle a réussi, et du jour au lendemain l'économie de l'Allemagne occidentale allait s'en trouver littéralement transformée : en quelques jours, de Hambourg à Kehl, les devantures vides se remplissaient et la population émerveillée s'attroupait devant les vitrines regarnies... Les rationnements devaient alors être très rapidement abolis et toutes les marchandises redevenir pratiquement libres, sauf quelques denrées alimentaires. En même temps la liberté de circulation était rendue aux marchandises et aux personnes, et les contrôles aux limites des trois zones abolies.

Telles sont les circonstances nouvelles dans lesquelles depuis le 1er décembre 1948 le commerce extérieur de la zone française a finalement fusionné avec celui de la bizone, nos bureaux spécialisés de Baden-Baden étant devenus des succursales de l' « Agence combinée » de Francfort, laquelle négocie les accords commerciaux avec l'étranger pour l'ensemble des trois zones.

A vrai dire l'Allemagne occidentale sur le plan de l'économie est ainsi déjà née, ou plus exactement elle possède une tête sans posséder encore de corps. Cela viendra lorsqu'elle possédera en cet automne un gouvernement aux représentants duquel il sera alors possible de transférer les pouvoirs économiques dans les trois zones, où les Alliés n'exerceront plus désormais qu'un simple pouvoir de contrôle. Etonnante peut-être au premier abord, cette évolution si on y réfléchit bien est normale, car le régime des gouvernements militaires ne pouvait être que provisoire. L'autonomie économique des zones était par ailleurs un paradoxe absurde qui ne pouvait que les isoler les unes des autres, paralyser les échanges commerciaux et favoriser l'autarcie locale.

VUE D'AVENIR

C'est ainsi que du point de vue économique il n'y a donc déjà plus de zone française, puisque celle-ci s'est fondue dans l'ensemble de l'Allemagne de l'Ouest. Mais quelle place tiendra celle-ci en Europe et comment se fondra-t-elle dans un ensemble européen ? Ce sont là les questions que l'on doit se poser au moment où l'organisation alliée en Allemagne se transforme complètement.

Or on ne saura jamais assez que l'Allemagne de l'ouest, sur un territoire très inférieur à la moitié de la France, compte avec ses réfugiés qu'elle assimilera avec le temps une population voisine de celles de la France et de la Belgique réunies. Faute d'une agriculture suffisante elle ne pourra nourrir ces quelque 45 millions d'habitants que par son industrie et son commerce extérieur. Son outillage est peu démoli, sa production remonte, ses ingénieurs travaillent dans leurs bureaux d'études et ses savants ont repris leurs recherches dans leurs laboratoires : l'Allemagne aura forcément ainsi une production importante et commercera, on doit l'admettre, avec tous les pays.

Mais ce qu'on ne saurait envisager c'est de la voir à nouveau s'en servir comme d'un instrument de domination du monde. Il faut que les féodaux ou magnats allemands, dont l'influence a été nocive, disparaissent pour faire place à des hommes nouveaux, imbus d'un esprit différent, il faut que les trusts dangereux fassent place à des entreprises de dimensions raisonnables. Il faut enfin que l'Allemagne de l'Ouest s'intègre dans l'Europe... et ici réapparaît la vieille question qu'il faudra tout de même un jour résoudre dans un sens positif des rapports franco-allemands.

La nécessité de contacts — contacts d'information d'abord bien entendu — n'a du reste pas échappé au gouvernement militaire français. Il a, dans cet ordre d'idées, favorisé les réunions sur le plan professionnel. La plus intéressante fut sans doute celle qui rassembla à Constance, en juin 1949, des ingénieurs de neuf pays.

Le général Ganeval, gouverneur militaire, reçoit S. Em. le cardinal von Preysing, venu a la première de « Monsieur Vincent ».

CONFLUENCES FRANÇAISES A BERLIN

PAR LE GÉNÉRAL GANEVAL

Il est surprenant que de toutes les villes allemandes Berlin soit peut-être celle sur laquelle la culture française exerce la plus grande fascination.

Faut-il en voir la raison, assez inattendue, dans une question de race ? Si l'on en croit de Quatrefages, un Prussien de vieille lignée a plus de sang français que de sang allemand dans les veines. A la révocation de l'Edit de Nantes, les huguenots avaient en effet surtout émigré en Prusse, et le grand ethnologue parisien prétend que leur contribution à la population d'alors, composée d'éléments slaves, a été plus importante que celle des Allemands de l'Ouest ou du Sud.

Quoi qu'il en soit, ces huguenots, regroupés autour de la rue qui porte toujours aujourd'hui le nom de Französischestrasse, ont de toutes les façons imprimé leur griffe spirituelle sur la ville. Le « Französische Gymnasium », ou Collège Français, en est un des plus frappants exemples. Fondé en 1689 sur l'ordre du Grand Electeur, ce collège n'a jamais pu mourir et il compte actuellement encore plus de cinq cents élèves.

Après les huguenots est-il besoin de rappeler ce qu'a fait l'engouement du grand Frédéric pour mettre à la mode nos arts, notre littérature et nos manières, et ce que la période napoléonienne, dans le même domaine, a apporté d'intérêt nouveau ?

Il en est résulté ici une sorte de curiosité chronique qui fait qu'une fois passée l'heure des armes le Berlinois, qui se vante généralement de posséder

Viollet-le-Duc eut été étonné devant un gigantesque « Bunker » de béton abritant, en certains quartiers de Berlin, des populations entières....

l'esprit le plus « international » de l'Allemagne, et le possède sans doute en effet, se tourne vers la France pour savourer la quintessence des raffinements de la paix.

Il est d'ailleurs heureux pour notre prestige que son attirance soit de cet ordre, car lorsque les Alliés décidèrent de nous réserver à nous aussi notre secteur d'occupation dans Berlin, notre attirail de guerriers vainqueurs, ayant tout à improviser, n'était guère imposant.

LE SECTEUR FRANÇAIS S'INSTALLE

Pourtant les débuts furent excellents puisque dès le 14 juillet 1945 le drapeau tricolore était aussitôt hissé sur la Siegessaüle, laquelle continuait, au milieu du chaos méconnaissable du Lustgarten, à vouloir perpétuer au milieu des décombres le souvenir devenu inutile des victoires prussiennes de 1870. Cette délicatesse de nos amis anglais, car la célèbre colonne est située sur leur territoire, devait même se prolonger jusqu'à ces derniers mois...

Peu de temps après le Conseil de contrôle, dont on connaît toutes les vicissitudes qu'il a éprouvées depuis, tenait sa première séance. Il en était de même de la « Kommandatura ». Or ici le caractère positif et souvent l'urgence des problèmes à régler ne rendaient pas les débats plus aisés. Au fur et à mesure que, comme l'Allemagne, Berlin se coupera à son tour en deux, la délégation française devra déployer des trésors de logique, de patience et de diplomatie pour préconiser les solutions les plus pondérées. Est-ce trop espérer de penser que son autorité dans la ville y gagna ?

Entre temps l'administration intérieure de notre secteur s'était organisée et développée. Nos deux districts très ouvriers de Reinickendorf et de Wedding ont vu leur situation matérielle s'améliorer. Plus récemment l'installation par nos soins de la base aérienne de Tegel, qui a représenté notre contribution au pont aérien, a ajouté à la remontée de notre prestige. Cependant il est naturellement difficile d'apprécier dans l'absolu le degré de sympathie du Berlinois pour le Français. Une ville administrée par quatre puissances

SUR LA GRANDE ARTÈRE DU KURFURSTENDAMM, QUI N'EUT PAS TROP A SOUFFRIR DES BOMBARDEMENTS AÉRIENS OU AUTRES, LE « MARMORHAUS » PASSE UN FILM FRANÇAIS. UN PEU PLUS LOIN LES ANGLAIS, QUI OCCUPENT LE SECTEUR, NOUS ONT RÉTROCÉDÉ LE BATIMENT CI-CONTRE A GAUCHE : NOUS Y AVONS ÉTABLI NOTAMMENT UN « CENTRE CULTUREL ».

étrangères constitue un cas unique dans l'histoire. Tous les sentiments y sont relatifs, et tel Allié n'y est surtout *persona grata* que parce qu'on craint de le voir remplacer par un autre...

QUAND PARIS SE TRANSPORTE A BERLIN

Depuis le « blocus » il a naturellement été impossible d'organiser à Berlin des expositions. C'est grand dommage. Car si nos compatriotes avaient pu voir dans le glacial hiver 1946-1947 de véritables foules, quelquefois presque en haillons, faire la queue aux portes du château impérial, ou ce qui en reste, pour venir y admirer une exposition de peinture française contemporaine, ils auraient mieux compris l'importance de telles manifestations.

Mais si l'on passe au domaine des spectacles, dont les Berlinois ont été de tout temps des amateurs passionnés et qui sont aujourd'hui leur meilleur dérivatif, on touche alors au véritable enthousiasme. Des représentations aussi diverses que les ballets des Champs-Elysées ou les Petits Chanteurs à la Croix de Bois provoquent le délire des salles. Quant au film français, il occupe actuellement la bonne moitié des écrans des secteurs occidentaux. Si l'on demande à un Allemand ce qu'il apprécie dans ce film, il répond invariablement : « Son caractère humain et sa finesse... »

Tout cela nous indique clairement quelle est la voie à suivre. Il s'agit de confirmer ici ce crédit de « peuple d'élite » que nous fait opiniâtrément le Berlinois. Par une défiance fort compréhensible nous n'avons pas voulu accorder une importance excessive à l'ancienne capitale du Reich. Mais la présence des trois autres Alliés, qui, eux, n'ont pas ménagé leurs peines, a rendu cette tactique dangereuse. Apportons donc aux Berlinois les meilleurs produits de notre pensée, l'écho politique dépassera largement, et dans toutes les directions, le cadre ruiné de cette ville étrange et paradoxale.

Ici comme ailleurs la France a beaucoup vécu sur son capital de trésors et de gloire. Il faut montrer qu'elle se renouvelle sans se renier.

Photographies Kindermann, Wolter et Wimmer-Wien.

... ET QUE LE GÉNIE FRANÇAIS, TOUT AU MOINS A GESUNDBRUNNEN, EN NOTRE SECTEUR, A POURTANT FAIT SAUTER SANS HÉSITATION, MAIS NON SANS MAL.

M. Alain Poher, commissaire général aux Affaires allemandes.

M. André François-Poncet, haut commissaire de France en Allemagne.

DEMAIN...

par Albert Mousset

Depuis le 7 septembre l'Allemagne a retrouvé un nom — *Bundesrepublik* — un état civil international, un Parlement, une vie constitutionnelle. C'est le point de départ d'une ère nouvelle dans l'histoire du peuple allemand.

La dénomination *Deutsches Reich,* qui fut celle de l'Allemagne wilhelmine, de la République de Weimar et du Reich hitlérien, fait place à celle de *Bund,* abolie en 1870. C'est l'Allemagne fédérale. Mais les traductions évaporent le sens des mots ; tandis que « fédéral » évoque par son étymologie l'idée d'alliance, de traité, *Bund,* c'est le lien ou le faisceau. Il y a entre les deux termes un peu plus qu'une nuance...

La première République allemande était née dans un remous de panique. C'était le mot de ralliement lancé à la foule par Philippe Scheidemann, d'une fenêtre où siégeait l'état-major social-démocrate. Elle fut l'expression d'une résignation collective beaucoup plus que d'un enthousiasme démocratique. Elle laissa s'instaurer sans coup férir une dictature qui ne dissimulait ni ses méthodes ni ses intentions. Une monarchie sans monarque remplaça une République sans républicains.

Née elle aussi de la défaite la République allemande actuelle a mis quatre ans avant de voir le jour. Elle succède à une vacance de l'Etat qui — hormis les occupations du temps de guerre — est sans précédent dans l'histoire moderne.

Le peuple allemand a pu ainsi méditer longuement sur ses erreurs et en dégager les leçons.

Mais l'image que lui offre sa défaite est toute différente de celle qu'elle présentait en 1918. Une partie de ses cités les plus florissantes est à reconstruire et l'occupation de son territoire a été, cette fois, totale.

De sa misère morale et physiologique actuelle tirera-t-il un regret plus sincère, un enseignement plus durable que ceux que lui inspira son précédent effondrement ? Ou retombera-t-il dans cette « insincérité intérieure » dont parle Thomas Mann et qui fait que « démocratie » et « pacifisme » ne sont pour lui que des idéologies de transition, sacrifiant à l'opportunité les traits permanents de son atavisme ?

C'est le problème de l'Allemagne de demain — et de l'Europe d'après-demain.

Il s'est posé sous une forme dramatique aux autorités d'occupation, dont l'attitude ne pouvait être déterminée que par le degré de confiance que leur paraissait mériter la volonté allemande de rompre avec le passé.

Fallait-il recourir à la contrainte ou à la persuasion ? Tandis que l'Union soviétique ne cherchait qu'à transformer sa zone d'occupation en « Piémont » d'une Allemagne communiste, les Occidentaux s'efforçaient de concilier la nécessité d'étouffer toute renaissance des courants nationalistes avec une politique compréhensive, un climat d'apaisement et de liberté propre à faciliter la rentrée de l'Allemagne dans la communauté européenne.

Cette tâche était particulièrement délicate pour la France, obligée de garantir la sécurité de ses frontières contre des agressions périodiques, mais plus convaincue que jamais que le moment était venu de mettre fin à un antagonisme qui a coûté aux deux peuples tant de sang, de ruines et de misères. Elle s'est appliquée de toutes ses forces à encourager la bonne volonté, le sentiment de l'humain dans les jeunes générations en donnant aux valeurs spirituelles le pas sur les impératifs politiques. Elle ne pouvait pas se dispenser toutefois, tant que cette action n'aurait pas donné des résultats positifs, de suivre avec une extrême vigilance les mouvements d'opinion qui trahissent un réveil du pangermanisme.

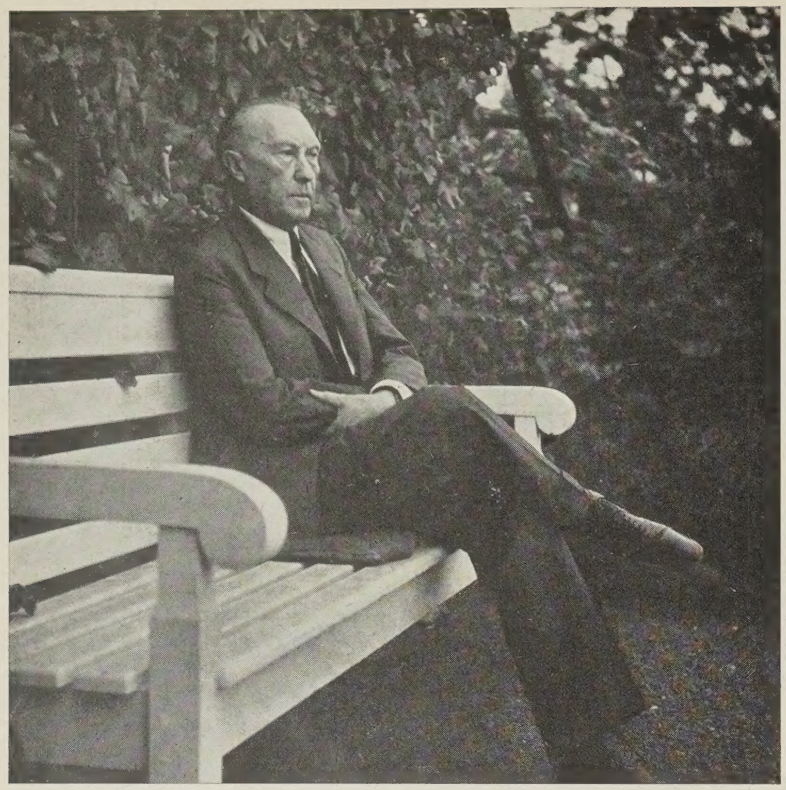
Ce comportement réaliste, à la fois humain et circonspect, a été parfaitement défini par le secrétaire d'Etat français chargé des affaires d'Allemagne, M. Schneiter, et par son successeur, M. Poher, dont les directives stratégiques ont été appliquées, sur le plan tactique, par le général Kœnig avec autant de largeur de vue que de sens de l'opportunité.

Leur action n'a pas été stérile, et l'on peut dire que c'est dans la mesure où les Allemands y auront répondu qu'ils trouveront le secret de leur adaptation aux formes nouvelles de la solidarité européenne.

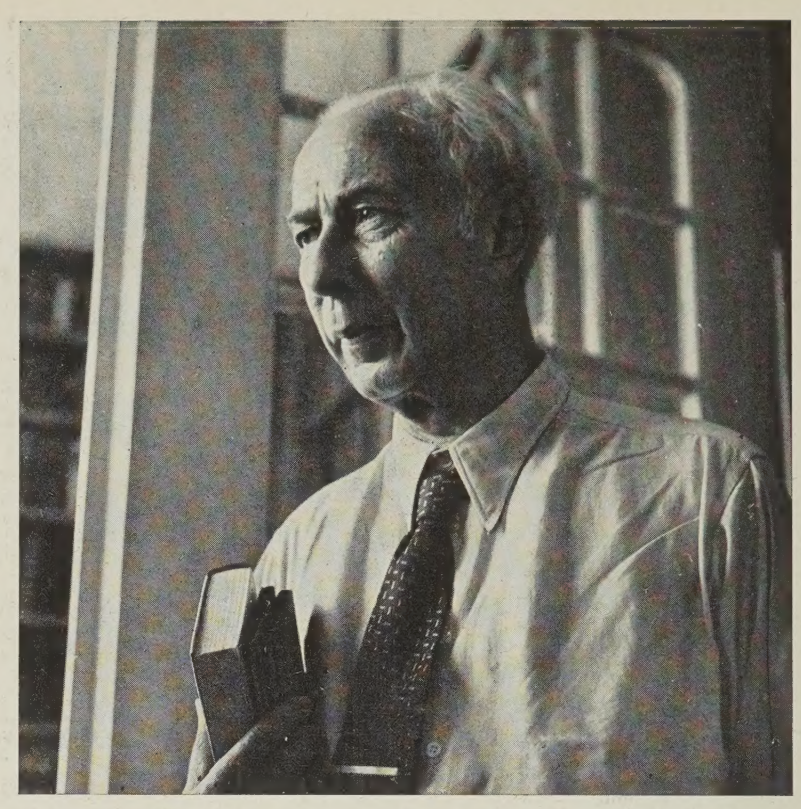
Depuis le 1er septembre les gouverneurs militaires alliés ont cédé la place aux hauts commissaires civils. Coïncidant avec la réunion du Parlement de Bonn, cette substitution marque une détente dans le régime de l'occupation, une étape de la réintégration de l'Allemagne dans ses droits de souveraineté. C'est à un de ses plus éminents diplomates, M. André François-Poncet, que la France a confié sa représentation. On sait avec quelle lucidité il s'est acquitté de ses fonctions d'ambassadeur à Berlin lors de la crise tragique où se joua le destin de l'Europe. Il allie la modération et le sang-froid à une parfaite connaissance de la psychologie allemande et son autorité personnelle rehausse la valeur des conseils qu'il prodigue aux hommes politiques du nouveau Reich.

LE NATIONALISME ALLEMAND N'EST PAS MORT...

La vérité oblige à dire que le résultat de cet effort de compréhension ne se dégage pas encore avec netteté. Si un souffle nouveau anime une partie de la jeunesse et l'oriente vers un esprit de solidarité européenne, des manifestations nationalistes opposent à ces tendances un dangereux contre-jour.



LE Dr ADENAUER, CHARGÉ DE FORMER LE PREMIER CABINET DU IVe REICH.



M. TH. HEUSS, PREMIER PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE FÉDÉRALE.

La campagne électorale a vu renaître des journaux nazis, notamment en Bavière, comme le *Straubinger Tageblatt*, à la suite de l'abrogation des lois relatives à l'autorisation préalable. Et ces journaux ont retrouvé leur ancienne clientèle, à telles enseignes que certains de leurs concurrents ont dû cesser aussitôt de paraître.

A ces graves symptômes s'ajoute la reconstitution au grand jour d'organisations politiques de droite, comme celle qui rallie, à Dusseldorf, les anciens membres du *Front noir* que dirige, du Canada où il s'est réfugié, leur ancien leader Otto Strasser, dont le frère, Gregor Strasser, fut assassiné sur l'ordre de Hitler lors du putsch du 30 juin 1934.

Au Parlement même nous voyons déjà s'ébaucher le processus qui fit glisser, au lendemain de l'autre guerre, la démocratie allemande vers le germanisme traditionnel. Les discours des leaders de cette Assemblée « fédérale » ont tous été axés sur la reconstruction de l'unité, et les protestations contre les démantèlements d'usines ont rappelé par leur véhémence la campagne d'autrefois contre les réparations. Sans doute le doyen du Parlement, M. Loebe, le président de la Chambre fédérale, le docteur Erich Koehler, le président du Conseil fédéral ou Chambre haute, M. Karl Arnold, ont tous manifesté leur volonté de coopération européenne dans un esprit de paix et de concorde internationales. Mais ils ont plaidé le retour du Reich à son intégrité territoriale en termes plus ou moins voilés. Sous le couvert d'un « européanisme » assez vague s'est manifestée une animosité virulente contre les Alliés. Les députés Heinz Renner et Ollenhauer ont soulevé la question des démontages. Une motion socialiste a invité les Alliés à reconnaître Berlin comme capitale définitive et partie intégrante de l'Allemagne occidentale. Le leader social-démocrate Schumacher a remis sur le tapis la question de la Sarre, en demandant qu'elle fût soumise à un plébiscite. Bref le Parlement est apparu dès le premier jour comme une tribune du haut de laquelle une offensive permanente serait menée contre les vainqueurs.

On devine que les débats qui vont s'ouvrir dans l'Assemblée ne seront pas faits pour dissiper cette première impression, la surenchère des partis ne trouvant pas de meilleur terrain pour s'exercer que l'exigence d'une prompte et complète restauration de l'Allemagne dans ses droits de souveraineté et, pour commencer, du rétablissement de ses missions diplomatiques à l'étranger. Sans parler naturellement de la revision des frontières de l'Est, dont le docteur Adenauer, leader du parti démocrate-chrétien, a déclaré que son pays « ne saurait les tenir pour définitives ».

Bref, le « grignotage » des positions alliées a commencé. C'est une opération dans laquelle les Allemands ont le double avantage de la patience et de l'expérience acquise.

ÉGALITÉ TOTALE OU LIBERTÉ SURVEILLÉE ?

L'INAUGURATION de la vie parlementaire à Bonn est-elle le point de départ d'une stabilisation démocratique ou l'aube d'une nouvelle « journée allemande » au sens où l'entendait Schiller ?

Sur le monument à la mémoire des étudiants berlinois tombés au champ d'honneur on lit cette inscription : *Invictis victi victur* (aux invaincus d'hier, les vaincus d'aujourd'hui, vainqueurs de demain).

On comprend le sentiment de défiance qui accueille, dans les capitales occidentales, cette nouvelle phase du germanisme, à laquelle le divorce entre l'Est et l'Ouest ouvre des perspectives que n'avaient point prévues les signataires des accords de Yalta et de Potsdam.

Une fois de plus les Alliés se trouvent en face de ce dilemme : donner au Reich un statut conforme aux principes dont ils se réclament — auto-disposition et égalité de droits — ou instituer un contrôle qui, par son mode d'action et sa durée, ne peut être qu'une *deminutio capitis* de la souveraineté allemande. Et une fois encore des divergences de conception empêchent les vainqueurs d'opposer un front sans brèche au dynamisme germanique.

Pour la France la « garde au Rhin » reste un impératif permanent de toute politique allemande. Pour l'Angleterre cet impératif est l'éviction d'un concurrent sur les marchés industriels. Pour les Américains l'Allemagne est le secteur expérimental du relèvement économique de notre continent.

Dans le passé la France a cherché auprès des Etats de l'Europe orientale une contre-assurance couvrant le péril germanique. Aujourd'hui il lui faut demander cette contre-assurance à des pays qui font passer l'économie avant la politique.

La question de la Sarre a cristallisé ces oppositions. Il est à craindre que les problèmes posés par le retour progressif de l'Allemagne à la vie internationale ne les remettent en jeu.

Un fait, heureusement, reste acquis. C'est que les Etats-Unis ne peuvent plus désormais se désintéresser de ce qui se passe de l'autre côté du Rhin. Sans leur assistance le relèvement du Reich est économiquement inconcevable. Mais ils sont fermement résolus à empêcher la renaissance du pangermanisme et de ses réflexes agressifs. Nous les trouverions pour la troisième fois à nos côtés si l'Allemagne se lançait dans une nouvelle aventure.

C'est une garantie d'autant plus solide que le potentiel de guerre américain surclasse de toute évidence celui que l'Allemagne, dans une récidive de mégalomanie, pourrait être tentée de mettre au service d'une entreprise de revanche.

LA SOLIDARITÉ SPIRITUELLE, SUPRÊME GARANTIE

MAIS l'équilibre des forces est une chose, le problème moral que soulève la mitoyenneté franco-allemande en est une autre.

La meilleure solution de ce problème serait celle qui a été définie au Conseil de Strasbourg : l'intégration du Reich dans une union ou dans une fédération européenne.

Toutefois, pour que cette solution fût viable, il faudrait que la conception européenne de l'Allemagne fût conciliable avec la conception allemande de l'Europe. M. Schumacher a parlé de la « mission européenne » du Reich. On connaît le sens que la géopolitique d'outre-Rhin a donné à cette expression. Placée au centre du continent, l'Allemagne revendique une « fonction étayante » qui lui confère un rôle d'arbitre, sinon un magistère. Il ne faut pas oublier que l'amputation de ses marches orientales a fait refluer sur son sol les descendants des anciens colons qu'elle lança, depuis le moyen âge jusqu'à Frédéric II, à la conquête des territoires de l'Est. Placés aux avant-postes du germanisme, en Pologne, dans les pays baltes, en Bohême, en Roumanie et, surtout, en Prusse orientale, ces Allemands y ont acquis, avec le goût de la domination, un esprit combatif qu'il sera difficile de contenir dans les nouvelles limites du Reich où les a repliés la défaite de la mère patrie.

Ils y entretiendront la vieille mystique du « peuple sans espace » que le nazisme a exploitée mais qu'il n'a pas inventée.

A cette mystique de nation inassouvie l'élite du peuple allemand — tirant la morale du déchirement de l'Europe — n'opposera-t-elle pas une vocation plus ancienne en faisant renaître l'humanisme millénaire qui, du moyen âge à Gœthe, associa ce peuple aux destinées de l'Occident ? N'y a-t-il pas là le fondement d'une solidarité spirituelle plus profonde que tous les accords politiques, plus efficiente que toutes les garanties internationales ?

Lorsque la mort l'a surpris le grand compositeur allemand Richard Strauss terminait une lettre à M. François-Poncet pour lui exprimer sa confiance dans un rapprochement décisif des deux pays. Ce rapprochement, il le voyait à la faveur d'un resserrement de nos liens de civilisation.

Qu'il nous soit permis de clore notre enquête sur ce vœu émouvant venu des confins de l'au-delà !

GEORGES OUDARD
Fondateur

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LE CONCOURS DU COMMISSARIAT AUX AFFAIRES ALLEMANDES ET DES SERVICES DU GOUVERNEMENT MILITAIRE FRANÇAIS EN ALLEMAGNE

G. CAHEN-SALVADOR
Directeur général

LE BRIDGE (N° 66)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 54

♣ A V 3 2
♣ 10 6 5 4

Comment jouer cette combinaison si vous avez besoin, par exemple à sans atout, de tirer deux levées des ♣ ? Il est admis que vous pouvez laisser faire deux levées à ♣ par l'adversaire sans perdre votre contrat.

Il faut jouer l'as d'abord puis le 2 vers le 10, ou le 4 vers le valet.

Et vous êtes sûr de faire deux levées à trèfle, quelle que soit la répartition de cette couleur entre les mains cachées.

Les fautes à éviter sont : l'impasse au premier tour, qui même en partant du 4 ne donnera pas deux levées si Est a un honneur sec ; ou ayant joué correctement l'as au premier tour, le départ du valet au second tour, qui n'arrivera pas à faire deux levées si Ouest avait au départ R D x x.

Si au contraire, après avoir joué l'as et avancé le 2 au deuxième tour, Est ne fournit plus (Ouest avait donc au départ R D x x), Sud met le 10, qui est pris par la D et en jouant le 5 vers le V au troisième tour vous assurez une levée au valet.

Telle est la manière infaillible de tirer deux levées de cette combinaison. Aucune répartition des trèfles, même chicane, ne vous empêchera d'extraire deux levées de cette combinaison de trèfles si vous êtes parti de l'as.

Le jeu correct des combinaisons, réglé sur le but imposé par le plan, est à cultiver car il donne un avantage constant lorsqu'on mène la mort.

Mais nous ne nous adressons pas exclusivement aux forts joueurs et devons penser aussi aux débutants. C'est à l'usage des débutants que nous destinons les remarques élémentaires suivantes.

Vous jouez 3 sans atout, dans toutes les combinaisons qui vont suivre.

le mort : ♣ V 2
vous : ♣ D 4 3

Le flanc gauche entame du ♣ 6.

Quel est le jeu correct du mort pour être sûr d'avoir un arrêt à ♣ ?

Il faut mettre le 2, et surtout pas le valet.

Si vous mettez le 2, le flanc droit devra prendre du roi ou de l'as s'il veut s'assurer la levée. Vous fournirez alors le 3. Puis le valet fera tomber la dernière figure ennemie : as ou roi, et vous ferez finalement la dame.

Si vous commettez la faute de mettre le valet sur l'entame du 6, vous ne ferez pas de levée si as et roi ne sont pas dans la même main.

le mort : ♣ R 2
vous : ♣ V 4 3

Le flanc gauche entame du ♣ 10.

Vous devez de nouveau mettre le 2.

Si le flanc droit veut s'assurer la levée il devra prendre de la D (s'il prend de l'as, votre roi devient maître).

Votre roi fera alors tomber l'as, après quoi votre valet sera maître.

Si, sur le 10, vous aviez mis le roi, pour suivre la règle « honneur sur honneur » vous auriez pu ne faire aucune levée. Ce serait le cas si le flanc droit a l'as et le flanc gauche la dame.

le mort : ♣ V 2
vous : ♣ A 10 3

Le flanc gauche entame du ♣ 6.

Mettez le 2 du mort et vous êtes sûr de faire deux levées.

En effet, si le flanc droit joue une carte inférieure au 10, vous ferez le 10 d'abord, et l'as ensuite.

Si, au premier tour, le flanc droit joue un honneur, dame ou roi, vous le prendrez de l'as, votre valet sec fera tomber ensuite le dernier honneur ennemi et votre 10 deviendra maître.

Si vous commettez la faute de jouer le valet sur l'entame du 6, vous ne ferez qu'une levée (celle de l'as) si roi et dame ne sont pas dans la même main, car le flanc droit couvrira le valet.

le mort : ♣ D 2
vous : ♣ A 4 3

Le flanc gauche entame du ♣ 6.

Jouez la dame du mort. C'est sa seule chance de faire une levée.

Si le flanc droit a le roi, vous n'aurez rien perdu à mettre la dame ni rien gagné non plus.

Mais si c'est le flanc gauche qui a le roi, vous aurez gagné une levée en mettant la dame.

En mettant le 2 au premier tour, vous ne pouvez faire qu'une levée (abstraction faite du cas très improbable où le flanc droit aurait le roi sec) puisque la dame sera sèche ensuite.

le mort : ♣ D 3 2
vous : ♣ A 5 4

Le flanc gauche entame du ♣ 7.

Vous devez maintenant jouer le 2.

Mais s'il advient, comme c'est assez probable, que le roi soit chez le flanc gauche, mettre la dame n'aurait-il pas été préférable ?

Remarquez que si le roi est chez le flanc gauche vous ferez toujours votre dame. En effet, après avoir pris de l'as le premier tour de ♣, vous pourrez toujours mettre la dame quand un adversaire vous rejouera ♣. Si l'adversaire ne vous joue jamais ♣, et que vous ayez besoin de faire la dame de trèfle pour réussir vos 3 sans atout, vous pourrez toujours jouer le 4 vers la dame.

Jusqu'ici nous avons vu que, sur l'entame du ♣ 6, mettre le 2 ne nuisait pas. Mais où est l'avantage du 2 sur la dame ?

Le voici. Si c'est le flanc droit qui a le roi, mettre la dame serait renoncer à faire deux levées.

Tandis qu'en mettant le 2 vous garderez D 3 au mort, après que le flanc droit aura fait sauter l'as en mettant une petite carte.

Il vous restera alors la ressource de placer la main chez le flanc droit pour mettre votre dame seconde à l'abri de tout danger.

Par exemple, si vous avez besoin de faire trois levées à ◇ avec ceci :

le mort : ◇ R 10 3 2
vous : ◇ A V 9 4

vous jouerez l'as de ◇ au premier tour, puis partirez du valet et ferez l'impasse. Si elle rate, c'est le flanc droit qui aura la main et il ne pourra rien contre votre ♣ D 3 au mort, que le ♣ roi soit chez le flanc droit ou gauche.

ÉTUDE N° 55

le mort : ♠ 3 2 ♡ R V 5 4 3 ◇ A D 9 ♣ D 4 3

entame : ♣ V

NORD
OUEST EST
SUD

♠ ... ♡ A D 9 8 7 2 ◇ 7 5 4 3 ♣ A 5 2

Sud joue 4♡, les adversaires ayant toujours passé.

Ouest entame du ♣ V.

Comment jouer pour réussir la manche contre toute défense et toute distribution des 4 couleurs ?

André Chéron.

UN TITRE QUI RAPPORTE :

LE BON D'ÉLECTRICITÉ A REVENU VARIABLE

Le revenu de votre bon s'accroît aussi vite que la production que vous contribuez à augmenter en souscrivant.

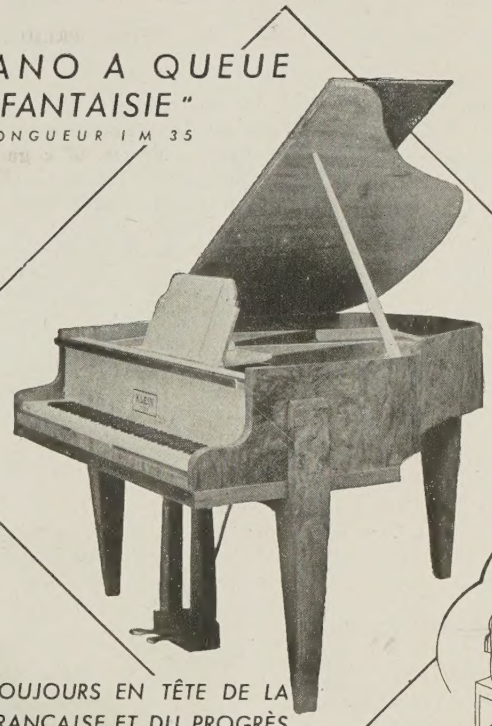
Le revenu de votre bon bénéficie, de plus, d'une majoration de 10% si vous remettez votre coupon en paiement de vos quittances de gaz ou d'électricité.

L'encaisseur passe à domicile. Donc pas de frais de déplacements.

Vous n'avez aucune formalité à remplir, aucun frais à payer. Votre titre est anonyme.

E. 7

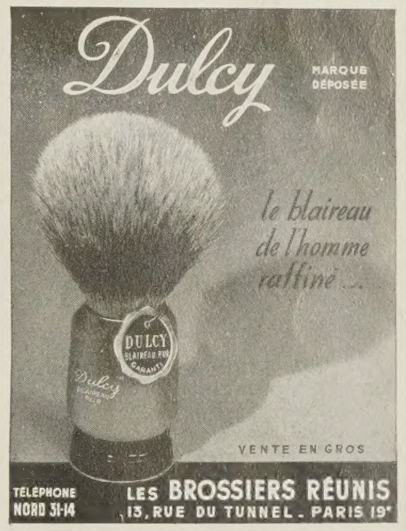
LE PIANO A QUEUE
"FANTAISIE"
LONGUEUR 1 M 35



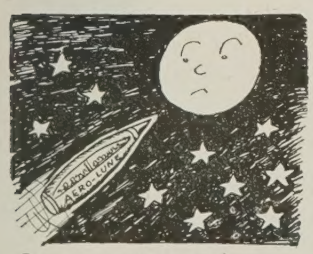
TOUJOURS EN TÊTE DE LA QUALITÉ FRANÇAISE ET DU PROGRÈS DEPUIS TROIS GÉNÉRATIONS

KLEIN

CATALOGUE ET ADRESSE DE NOS AGENTS FRANCO SUR DEMANDE
141 RUE LAFAYETTE
PARIS-Xe – TRUDAINE 05-31
USINE A MONTREUIL



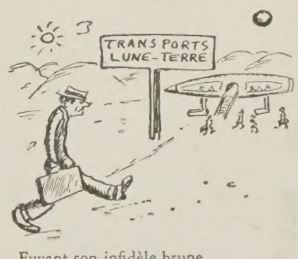
ELLE ÉTAIT DANS LA LUNE... OU UN AMOUR ATOMIQUE, par CAMI.



Ça se passe aux temps atomiques,
En mil neuf cent soixante ou plus,
Dans la lune, en « aviatomiques »,
On se rendait comme à Picpus.
Les humains dans cette planète
Avaient bâti maisons, dancings...
Là-haut, elle était midinette,
Lui tenait sur terre un « pressing ».

Pour la rejoindre dans la lune,
Quittant l'impasse Mouffetard,
Le samedi à quinze heures une
Il prenait « l'avion-radar »...,
Puis, ayant courtisé sa brune,
Le dimanche soir sans retard,
Après son « week-end » dans la lune,
Rentrait impasse Mouffetard !

Bien qu'ayant sur terre une femme,
Dans la lune il fut son mari.
Deux foyers eut donc le bigame,
Un dans la lune, un à Paris !
Sa femme le trompant sur terre,
Chez l'autre il monta « furioso » !...
Elle était aux bras d'un « lunaire »
Et conversait « amoroso » !...



Fuyant son infidèle brune,
Un demi-tour il opéra,
Puis il reprit l' « aérolune »
« Phœbé-Stratosphère-Opéra ».
Et, maudissant son infortune,
Il s'écria : « C'est pas veinard !
Hélas ! je le suis dans la lune
Comme à l'impasse Mouffetard ! »

Mais, par un « luno-télégramme »,
Il apprit qu'il était papa.
Il remonta, mais nouveau drame,
L'enfant ne lui ressemblait pas !...
Voyant sa face en « demi-lune » .
« Garde, cria-t-il, ce marmot !
« Lune ou terre, dans l'autre ou l'une,
« L'homme est un éternel Pierrot ! »

Reines des fleurs de printemps

TULIPES ET JACINTHES DOIVENT ÊTRE PLANTÉES MAINTENANT

Tulipes et jacinthes, jonquilles et crocus, toute cette floraison magnifique que vous admirez chez l'horticulteur ou dans les expositions, vous pourrez l'avoir chez vous : il suffit d'un coin de terre, parterre ou platebande, ou même d'un balcon.

Des centaines de variétés aux coloris innombrables, des espèces précoces et tardives échelonnées de fin mars à juin, seront votre enchantement de chaque jour.

Demandez dès aujourd'hui à votre marchand grainier les oignons à fleurs hollandais, robustes et sains : il suffit de les planter dès maintenant et la nature fera le reste.

Le Directeur-Gérant :
G. Caffen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imp. de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1949.
Imprimeur nº 79.